LA MENDIANTE

DRAME EN CINQ ACTES,

PAR

MM. ANICET-BOURGEOIS ET MICHEL MASSON.

MUSIQUE DE M. MANGEANT.

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Gaîté, le 22 avril 1852.



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS.
1852

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

JEAN-PAUL BERGHEN forgeron, (premier rôle).	MM.	DESHAYES.
LE PASTEUR, jeune premier rôle.............		LACRESSONNIÈRE.
CHRISTIAN DE RENDORF (jeune premier)....		E. BONDOIS.
ZAHN, garçon au service de Jean-Paul (comique).		FRANCISQUE JEUNE.
ROBIN L'ÉCOSSAIS (3e rôle). } Saltimbanques.		EMMANUEL.
ALCINDOR................ } Saltimbanques.		ALEXANDRE.
SOLIMAN.................. } Saltimbanques.		GALABERT.
FRANTZ, au service de Christian..............		RICHER.
UN OUVRIER FORGERON..................		BACHELET.
UN OFFICIER................		RICHER.
MARGUERITE, jeune premier rôle............	MMes	LACRESSONNIÈRE.
THÉRÈSE, mère noble.....................		LAMBQUIN.
LÉOPOLDINE DE STOLBERG, jeune première.	Mlles	LAURENTINE.
BRIGITTE (soubrette)......................		L. JOUVE.
DODUDONDONFRISKA, comique............		LÉONTINE.
KLETTE, aubergiste.......................		LAGRANGE.
LISBETH, sœur du pasteur Evrard...........		CLARA.
MARIE, fille de Jean-Paul, âgée de 6 ans......		FÉLICIE TÉTARD.
GARDES, OUVRIERS FORGERONS, HOMMES ET FEMMES.		

Au premier acte, l'action se passe à Marienberg.—Au deuxième acte, à Mulrose.—Au troisième acte, à Dresde.—Aux quatrième et cinquième actes, aux environs de Leipsick, de 1784 à 1788.

(Pour la mise en scène, s'adresser au souffleur.)

(*Nota.*) Vu les traités internationaux, la représentation et la traduction de *la Mendiante* ne sont permises à l'étranger qu'avec l'autorisation des auteurs ou de leurs fondés de pouvoirs.

ACTE I.

A Marienberg (Saxe) chez Jean-Paul ; une chambre au premier étage. Cette pièce est à pans coupés. Portes dans les pans coupés ; fenêtre au fond, ouvrant sur la campagne ; meubles simples, mais annonçant l'aisance.

SCENE I.

THÉRÈSE, ZAHN. (*Au lever du rideau Thérèse met un couvert.*)

THÉRÈSE.

Je vais mettre le couvert, Jean-Paul pourra prendre quelque chose avant de partir. Ça n'est pas tout que de s'en aller l'esprit content, il ne faut pas avoir l'estomac vide.

ZAHN, *passant la tête par la porte de droite.*

Vous êtes toute seule, madame Thérèse ?

THÉRÈSE.

Ah ! c'est ce pauvre Zahn... Oui... toute seule?

ZAHN.

Vous en êtes bien sûre?

THÉRÈSE.

De qui donc as-tu peur ?

ZAHN.

Moi ! Je n'ai peur de personne, ni de rien... excepté de maître Jean-Paul, votre fils.

THÉRÈSE.

De lui?... si bon...

ZAHN.

Oui, il est bon !.. mais il vous a une poigne... c'est un étau... puis... vu qu'il est forgeron de son état, il croit toujours avoir affaire à une enclume... (*Soupirant.*) Vous savez qu'il m'a donné mon compte hier soir.

THÉRÈSE.

Oui...

ZAHN.

J'ai fait mon paquet ce matin... mais en arrangeant mes hardes, j'avais le cœur gros... et la tête à l'envers, si bien que j'ai oublié mes bonnets de coton... ils doivent être dans ma chambre, et je vais les chercher... Je ne peux pas dormir sans bonnet de coton... c'est une habitude de naissance.

THÉRÈSE, *avec intention.*

Tu es donc résigné au départ?

ZAHN.

Il le faut bien... maître Jean-Paul ne revient jamais sur ce qu'il a dit; il a le caractère comme la main; il ne pardonne pas.

THÉRÈSE.

Une faute... c'est vrai, mais tu n'as fait qu'une sottise. Aussi, mon pauvre Zahn, j'ai prié pour toi... et j'ai obtenu.

ZAHN.

Ma grâce?

THÉRÈSE.

Oui; par exemple, j'ai attendu pour la demander que la nuit eût passé sur la colère de Jean-Paul.

ZAHN.

Oh! j'ai cru qu'il me tuerait hier, quand il a su qu'au lieu de retenir sa place à la voiture de Spa pour mardi soir, comme il me l'avait recommandé, je ne l'avais arrêtée que pour aujourd'hui, mercredi. J'avais mal entendu... Ça n'est pas étonnant, c'était à la forge qu'il m'avait donné cet ordre-là; et dame! on fait du bruit à la forge.

THÉRÈSE.

Jean-Paul avait écrit à sa femme qu'il se mettrait en route mardi; Marguerite va l'attendre demain toute la journée... tu as retardé de vingt-quatre heures le bonheur que mon fils se promettait, de revoir sa femme et de la ramener à la maison... et Jean-Paul aime tant Marguerite!

ZAHN.

Elle est assez jolie pour qu'on en raffole. A dix lieues à la ronde, on n'appelle madame Marguerite que la belle forgeronne.

THÉRÈSE, *soupirant.*

Oui, Marguerite est belle; puis, c'est la mère de notre chère petite Marie.

ZAHN.

Mademoiselle Marie, l'adoration de maître Jean-Paul; tous ces amours-là doivent vous faire un peu de tort, madame Thérèse?

THÉRÈSE.

C'est tout naturel, mon ami: dans le cœur de mon fils, je n'arrive plus qu'en troisième, je le sais; mais Marguerite et Marie me rendent en tendresse ce que Jean-Paul me donnait autrefois... ils sont à présent trois à m'aimer.

ZAHN.

Ce qui fait que vous vous rattrapez encore sur la quantité... Je puis donc défaire mon paquet?

THÉRÈSE.

Sans doute.

ZAHN.

Et maître Jean-Paul ne reprendra pas avec moi la conversation d'hier?

THÉRÈSE.

Il ne te parlera de rien... Seulement, à l'avenir, écoute un peu mieux ce qu'il te dira.

ZAHN.

J'ouvrirai les oreilles grandes comme mon chapeau. Merci, madame Thérèse, merci. (*Il remonte, et s'arrête pour regarder à la fenêtre.*) Tiens, voilà une voiture qui s'arrête devant notre porte... une dame en descend.

THÉRÈSE.

Une dame!

ZAHN.

Je ne me trompe pas.

THÉRÈSE.

Qui est-ce donc?

ZAHN.

Oui, c'est la belle demoiselle qui est venue ici... avant le mariage de maître Jean-Paul, celle qui vous appelait sa mère Thérèse, et que vous aimiez tant, parce que vous l'aviez nourrie avec une sœur de maître Jean-Paul, pauvre jeune fille qui est morte l'année de mon entrée chez vous...

THÉRÈSE.

Ah!!

ZAHN.

Enfin, c'est mademoiselle Léopoldine...

THÉRÈSE.

Ouvre donc vite!..

ZAHN.

Oh! l'escalier est dur à monter... Je sais ça... je l'ai descendu sur le dos hier soir. (*Il va ouvrir la porte à Léopoldine, et sort.*)

SCENE II.

LÉOPOLDINE, THÉRÈSE.

LÉOPOLDINE.

Bonne mère Thérèse!

THÉRÈSE, *l'embrassant.*

Chère Léopoldine!.. Pardon! je devrais être plus respectueuse avec mademoiselle de Stolberg.

LÉOPOLDINE.

Ne m'aimez-vous plus comme autrefois?

THÉRÈSE.

Oh ! si vraiment.

LÉOPOLDINE.

Eh bien ! appelez-moi donc Léopoldine, toujours, comme autrefois ! Restée sans famille à dix-huit ans, je ne me crois pas tout à fait orpheline, car ici j'ai une seconde mère.

THÉRÈSE.

Chère enfant... comment ! sans famille!

LÉOPOLDINE.

Oui ! ma bonne Thérèse... j'ai perdu monsieur de Stolberg... mon oncle et mon tuteur ; c'était le seul parent que la mort m'eût laissé... Frappé presque subitement, monsieur de Stolberg n'avait pu mettre ordre à notre fortune, et me voilà, moi, pauvre jeune fille, obligée de la défendre contre les gens de justice... Oh ! rassurez-vous ; quoi qu'ils fassent, ils ne pourront pas me ruiner.

THÉRÈSE.

Puisque vous êtes votre maîtresse, vous nous donnerez quelques jours. Jean Paul sera bien joyeux de revoir celle qu'il appelait sa petite sœur.

LÉOPOLDINE.

Et qui l'aimait, lui, comme un bon frère... Il ne me sera pas possible, ma chère Thérèse, de m'arrêter chez vous plus d'une heure... Je suis attendu à Dresde pour y signer des contrats, des actes de vente... que sais-je?... Je compte ensuite aller m'établir aux environs de Leipsick, dans une des propriétés de mon oncle; là, j'aurai pour me guider les conseils du pasteur Evrard, ami dévoué de notre famille. Mais c'est assez vous parler de moi, et puisque j'ai si peu de temps à vous donner, parlons de vous, de mon frère Jean-Paul... Il m'a appris son mariage il y a cinq ans avec une jeune fille qu'il adorait... *(Soupirant.)* Ah ! il aime, lui!... il est aimé d'amour!... On doit être bien heureux ici, n'est-ce pas ?

THÉRÈSE.

Heureux... oui. Dieu a béni notre maison, car il y a laissé venir un de ses anges.

LÉOPOLDINE.

Un enfant?

THÉRÈSE.

Une petite fille... On lui a donné un de vos noms; elle s'appelle Marie.

LÉOPOLDINE.

Je l'aime déjà cette enfant.

THÉRÈSE.

Vous verrez tout à l'heure comme elle est gentille; elle seule a pu consoler Jean-Paul de l'absence de Marguerite.

LÉOPOLDINE.

Marguerite?... Je me souviens... C'est le nom de la femme de Jean-Paul... Elle est absente?... Oh! c'est fâcheux... j'aurais tant voulu la connaître... Où donc est-elle?...

JEAN-PAUL, *en dehors.*

Hein... tu dis qu'elle est chez ma mère?

THÉRÈSE.

Tenez... Jean-Paul vous le dira... Parler de Marguerite... c'est encore du bonheur pour lui.

SCENE III.

THÉRÈSE, LÉOPOLDINE, JEAN-PAUL.

JEAN-PAUL, *entrant vivement.*

Mais oui... c'est bien elle... Léopoldine... Ah! ma foi, j'embrasse ma petite sœur... (*s'arrêtant*) si mademoiselle de Stolberg le permet, pourtant.

LÉOPOLDINE.

Je ne permets pas... j'ordonne.

JEAN-PAUL.

Et l'on obéit. (*Il l'embrasse.— La regardant.*) Comment, petite sœur, c'est vous...

LÉOPOLDINE.

Oui, c'est moi; et seule au monde, mon cher Jean-Paul.. Je te porterais envie... si je n'avais pas toujours demandé au ciel de t'accorder tous les bonheurs.

JEAN-PAUL.

Et vos prières ont été bien entendues... Dieu, qui m'avait donné une si bonne mère, m'a fait l'époux de la meilleure, de la plus belle de ses créatures. Je le remerciais tous les jours du plus profond de mon âme... et il me réservait une félicité plus grande encore... Il m'envoya une fille... J'ai une fille, Léopoldine... Ma petite Marie m'a seule appris tout ce que le cœur d'un homme peut contenir de tendresse... Vous savez si je chéris ma mère... J'adore ma femme... Eh bien... ce que j'éprouve pour Marie... oh! tenez... je ne peux pas le définir... (*S'arrêtant.*) Si, je le peux... J'aime Marie... (*allant à Thérèse*) comme vous m'aimez, ma mère... Aussi, quand le soir, après une rude journée de travail, je viens m'asseoir au foyer, près de

mère Thérèse filant à son rouet, de ma femme berçant notre fille... quand je les regarde toutes les trois... et que je me dis : voilà mon bien, tous ces trésors-là sont à moi... oh! alors, Léopoldine.., je trouve la vie bien belle... et le bon Dieu bien bon!...

LÉOPOLDINE.

Je ne te verrai pas complétement heureux avant de partir; car je sais qu'il manque quelqu'un ici.

JEAN-PAUL.

Oui... Marguerite...

LÉOPOLDINE.

Elle est en voyage ?

THÉRÈSE.

Elle est à Spa.

JEAN-PAUL.

Depuis près d'un an, ma chère Marguerite était devenue pâle et triste... elle changeait à vue d'œil, je m'inquiétais, mais elle ne se plaignait pas et travaillait toujours, car c'est une brave fille que Marguerite.... Tout à coup, notre petite Marie tomba malade, sa mère la veilla jour et nuit tant qu'elle fut en danger; elle voulait être seule à la soigner... Quand mère Thérèse s'offrait à lui venir en aide, elle la remerciait doucement et lui disait : A chaque femme ici bas, Dieu a donné sa tâche; vous avez saintement rempli la vôtre, laissez-moi faire la mienne... L'enfant guérit et redevint fraîche et rose; mais la pauvre mère, que l'inquiétude ne soutenait plus, se trouva sans force contre le mal qu'elle n'avait pas même essayé de combattre... Une fièvre lente la minait, et le docteur, que je fis appeler malgré elle, me déclara qu'elle était bien malade, mais que le changement d'air et un séjour de plusieurs mois aux eaux de Spa la sauveraient peut-être...—Je dois vous dire que ce séjour à Spa sera très-coûteux... Que m'importait! j'aurais donné ma vie pour Marguerite... D'ailleurs, tout ce que je possède ne me vient-il pas d'elle ?... Je n'étais que simple ouvrier chez son père... en mourant le digne homme avait dit à Marguerite : D'autres t'offriront plus de fortune, mais si tu veux du bonheur, épouse Jean-Paul,.. il n'a que ses deux bras, du courage et du cœur, avec cela il doublera ta dot; et elle avait suivi le conseil de son père; oui, Marguerite, la plus belle et la plus riche fille de Marienberg, avait pris pour mari le pauvre ouvrier forgeron; aussi, à tous ceux qui me disaient : Il n'y a que les princesses et les reines qui ont le moyen d'acheter la santé si cher, je répondais : Ma femme est ma reine à moi, et je l'ai conduite à Spa... je l'ai installée dans le plus beau logement de l'endroit, et comme je ne pouvais pas rester près d'elle, car il fallait tra-

vailler double, j'ai laissé auprès de Marguerite une bonne fille, bien dévouée... Brigitte, qui lui sert de femme de chambre.

LÉOPOLDINE.

Une femme de chambre !...

JEAN-PAUL.

Oui, la forgeronne a une femme de chambre... Si ça n'avait pas suffi, je lui aurais donné des laquais, j'aurais dépensé pour elle tout ce qu'il y a dans la maison. (*S'arrêtant en regardant sa mère.*) Ça ne vous fâche pas, mère, que j'aime Marguerite autant que ça ?

THÉRÈSE.

Non, mon ami... Aime-la plus encore, et si elle te rend en bonheur ce que tu lui donnes en amour, je la bénirai.

LÉOPOLDINE.

Ta gaieté me dit assez que tu n'as plus rien à craindre pour ta femme,

JEAN-PAUL.

Non... mais j'ai eu bien peur, allez... Quand nous sommes arrivés à Spa, elle était si faible que le médecin des eaux me prit à part et me dit: Cette pauvre femme est perdue... Un coup de couteau m'aurait fait moins de mal... Mais depuis six semaines les nouvelles sont bonnes, très-bonnes; le docteur m'a écrit que je pourrais sans danger ramener Marguerite à Marienberg, et j'avais annoncé à ma femme mon arrivée là-bas pour demain ; la maladresse d'un domestique m'a fait manquer la voiture hier... et c'est aujourd'hui seulement que je pourrai me mettre en route... Encore quelques jours, et la joie, le bonheur rentreront dans ma maison, et j'aurai, là, réunis sous mes yeux, tous mes amours, tous mes trésors !

ZAHN, *entrant.*

Pardon, madame... votre voiture qui était allée relayer à la poste est revenue... et le postillon dit qu'il ne peut pas attendre.

LÉOPOLDINE.

Merci...

JEAN-PAUL.

Comment ! vous partez comme ça, tout de suite ?

LÉOPOLDINE.

Il le faut, mon ami; de graves intérêts m'appellent à Dresde... mais si je ne peux pas voir Marguerite, je ne veux pas quitter Marienberg sans avoir embrassé ta fille... ta fille à qui tu as donné un de mes noms... et que vous me permettrez bien d'aimer aussi...

THÉRÈSE, *se disposant à conduire Léopoldine.*

Elle est là, dans ma chambre.

JEAN-PAUL.

Oh ! mère, laissez-moi la montrer à Léopoldine... je suis si fier de ma fille... Ça n'est pas pour me vanter, mais c'est un petit chef-d'œuvre que j'ai fait là... Vous pourrez gagner votre voiture sans passer par ici... il y a un autre escalier.

LÉOPOLDINE.

Alors, bonne mère Thérèse, recevez mes adieux et dites à Marguerite qu'il y a loin d'elle un cœur qui la remercie du bonheur de Jean-Paul... (*Elle embrasse Thérèse, et sort à droite avec Jean-Paul.*)

SCENE IV.

THÉRÈSE, ZAHN.

THÉRÈSE.

Zahn... l'heure du départ de ton maître approche, il faut aller chercher du vin pour son souper, je m'aperçois que j'ai oublié... Eh bien, Zahn, est-ce que tu ne m'entends pas ?

ZAHN, *à la fenêtre et regardant au dehors.*

Si, m'ame Thérèse, j'entends... mais je n'écoute pas... je regarde...

THÉRÈSE.

Tu regardes ?...

ZAHN.

Oui, dans la rue... Oh ! bien sûr c'était une lubie ; ça ne pouvait pas être... non, ça n'était pas elle...

THÉRÈSE.

Qui, elle ?

ZAHN.

Mademoiselle Brigitte.

THÉRÈSE.

Brigitte ?

ZAHN.

Tout à l'heure, une femme a passé tout doucement devant la grande porte, a regardé dans la cour, puis a longé le petit mur comme si elle allait gagner la porte du jardin... Si l'on pouvait être à la fois à Spa et à Marienberg, j'aurais juré que c'était Brigitte...

THÉRÈSE.

Allons donc ! Brigitte ne peut pas quitter sa maîtresse.

ZAHN.

Vous avez raison... c'était une lubie... Je vais à la cave.

THÉRÈSE.

Tiens, monte d'abord cela à la cuisine. (*Elle lui donne un plat.*)

ZAHN, *prenant le plat vide.*

Oui, m'ame Thérèse. (*Revenant.*) Que j'aie cru voir mademoiselle Brigitte, ça n'est pas étonnant. J'en rêve la nuit... elle est gentille, mamselle Brigitte, n'est-ce pas, m'ame Thérèse, qu'elle est gentille.

THÉRÈSE.

Elle est surtout dévouée à ses maîtres, et n'oublie pas son service pour dire ou faire des sottises.

ZAHN, *à part.*

C'est pour moi qu'elle dit ça.

THÉRÈSE.

Veux-tu faire ce que je t'ai ordonné?

ZAHN.

Oui, m'ame Thérèse, je vas descendre à la cuisine et monter à la cave. (*Au moment ou il va sortir, la porte s'ouvre et Brigitte paraît sur le seuil.— Zahn laissant tomber le plat.*) Ah! Brigitte!

SCENE V.

THÉRÈSE, BRIGITTE, ZAHN.

THÉRÈSE.

Brigitte!

BRIGITTE, *embarrassée.*

Oui, c'est moi; ça va bien, madame Thérèse?

THÉRÈSE, *à elle-même.*

Brigitte à Marienberg?

ZAHN.

Ça n'était pas une lubie.

BRIGITTE.

Bonjour, Zahn.

ZAHN.

Oh! ça devait être vous, Brigitte, mon cœur avait battu.

THÉRÈSE.

Et Marguerite... où est Marguerite?

BRIGITTE.

Madame Berghen... mais... elle est à Spa.

THÉRÈSE, *à part.*

C'es bien étrange (*A mi-voix.*) Tu me diras tout à l'heure pourquoi tu reviens ici sans elle. (*A Zahn.*) Eh bien.. tu es encore là, toi?

ZAHN.

Moi, du tout. Je suis à la cave. (*Il sort vivement.*)

SCENE VI.

THÉRÈSE, BRIGITTE.

BRIGITTE, *à part.*

Allons!... il va falloir mentir... mais j'ai promis.

THÉRÈSE, *revenant à Brigitte.*

Maintenant que nous sommes seules, tu vas m'expliquer...

BRIGITTE.

Comment je suis à Marienberg quand madame Marguerite est encore à Spa... Mon Dieu! c'est bien simple... ma maîtresse m'a renvoyée.

THÉRÈSE.

Renvoyée... toi qu'elle aimait tant!

BRIGITTE.

Oh! c'est ma faute, madame Thérèse... J'ai eu tous les torts... aussi... j'aurais demandé pardon à madame, pour ne pas la laisser seule... mais je savais que maître Jean-Paul allait me remplacer... Il avait écrit à madame qu'il venait la chercher, et je suis partie la veille du jour fixé par lui pour son arrivée... Comme ça... je ne craignais pas que madame Marguerite fût longtemps isolée... Elle sera demain avec son mari, car (*avec intention,*) maître Jean Paul est parti depuis hier n'est-ce pas?

THÉRÈSE.

Parti?...

BRIGITTE.

Oh! rien n'aurait pu le retenir... sa lettre était bien positive, et il avait si grande hâte de revoir madame Marguerite.

JEAN-PAUL, *au dehors.*

Zahn... Zahn... apporte-moi ma valise...

BRIGITTE.

Ah! mon Dieu!

THÉRÈSE.

Qu'as-tu donc?

BRIGITTE.

C'est la voix de maître Jean-Paul.

THÉRÈSE, *la regardant attentivement.*

Sans doute.

BRIGITTE.

Il est donc encore à Marienberg?

THÉRÈSE.

Oui.

BRIGITTE.

Oh! mais alors... il faut (*Fausse sortie.*)

THÉRÈSE, *la retenant.*

Où vas-tu ?

BRIGITTE.

Moi... nulle part, madame Thérèse. (*A part.*) Pourvu qu'elle attende le signal. (*La nuit est venue pendant cette scène.*)

SCENE VII.

JEAN-PAUL, THÉRÈSE, BRIGITTE.

JEAN-PAUL, *un flambeau à la main.*

Est-ce que cet animal-là veut encore me faire manquer la voiture aujourd'hui ?

BRIGITTE.

La voiture ?

THÉRÈSE, *à Brigitte.*

Oui... il va partir.

BRIGITTE.

Ce soir ?

THÉRÈSE.

Tout à l'heure.

BRIGITTE, *à part.*

Je respire.

JEAN-PAUL, *occupé à déplier son manteau, n'a pas vu Brigitte.*

A qui parlez-vous donc, mère ?

THÉRÈSE.

A quelqu'un que tu vas être bien surpris de trouver ici.

JEAN-PAUL, *descendant la scène.*

Brigitte !

THÉRÈSE.

Oui, Brigitte... une mauvaise tête... qui s'est fait chasser par sa maîtresse.

JEAN-PAUL.

Chasser...

BRIGITTE.

Oui, maître Jean-Paul... et j'étais revenue bien vite à Marienberg, pour prier madame Thérèse d'intercéder pour moi.

JEAN-PAUL.

Oh ! ce que fait Marguerite est toujours bien fait... Mais elle est aussi bonne qu'elle est belle... et au repentir on doit miséricorde. Si tu te repens nous arrangerons ça. Mais parle-moi de Marguerite. Sa santé... est tout à fait rétablie ?

BRIGITTE.

Oui, oui, monsieur Jean-Paul... tout à fait.

JEAN-PAUL.

Il faut que je t'embrasse pour cette bonne nouvelle-là.

BRIGITTE, *à part.*

Pauvre maître Jean-Paul!

JEAN-PAUL.

Elle m'attendait... Ma chère Marguerite! Je crois que je serai encore plus joyeux le jour où je la ramènerai fraîche et bien portante à sa fille, que le jour où elle m'a dit: Jean-Paul, voilà ma main... c'est que ce jour-là elle me promettait le bonheur, et qu'aujourd'hui elle me le donne.

BRIGITTE, *à part.*

Sa joie me fait mal.

ZAHN, *entrant.*

Voilà votre valise, maître Jean-Paul... et du vin. (*Il pose la bouteille sur un chaise et la valise sur la table.*)

JEAN-PAUL.

Qu'est-ce que tu fais?.. tu perds la tête aussi, toi. Tu ne vas pourtant pas revoir ta femme.

ZAHN, *à part.*

Non; mais je revois Brigitte.

THÉRÈSE.

Tu as encore une demi-heure à toi, Jean-Paul; tu vas prendre quelque chose avant de te mettre en route.

JEAN-PAUL.

Merci, merci... Je vais faire un détour pour aller à la poste. J'y trouverai peut-être une lettre du docteur: vous savez qu'il m'en envoie une toutes les semaines.

THÉRÈSE.

Il aura jugé inutile de t'écrire cette fois-ci, puisqu'il sait que tu dois aller chercher ta femme.

JEAN-PAUL.

C'est égal, comme dans ses lettres il ne me parle que de Marguerite, je ne veux pas risquer d'en perdre une. Je vais donc passer à la poste, Zahn portera ma valise à la voiture. Adieu, mère, je ne vous recommande pas Marie. (*Il embrasse Thérèse.*) Jusqu'à nouvel ordre, Brigitte; tu vas reprendre ta petite chambre. Marguerite ne me refusera pas la première chose que je lui demanderai, et ce sera ta grâce.

THÉRÈSE.

Bon voyage, mon ami.

JEAN-PAUL.

Oh! la route va me sembler bien longue. Bah! je vas dormir en voiture. Je rêverai peut-être que je suis arrivé. (*Il sort.*)

SCENE VIII.

TRÉRÈSE, BRIGITTE.

BRIGITTE, *à part.*

Enfin, il est parti. (*Haut.*) Puisque maître Jean-Paul l'a permis... je vais rentrer dans ma chambre, madame Thérèse.

THÉRÈSE.

Pas encore, Brigitte, j'ai à te parler. Devant mon fils, je n'ai pas voulu te dire que je ne croyais pas un mot du conte que tu nous as fait en arrivant.

BRIGITTE.

Un conte!

THÉRÈSE.

Brigitte! tu n'as pas encore l'habitude du mensonge et tout à l'heure tu mentais.

BRIGITTE.

Moi!

THÉRÈSE.

Dans quel intérêt? pour quel motif? Je l'ignore et cherche en vain à le deviner; mais on ne trompe pas une mère aussi facilement qu'un mari. Voyons, pourquoi Marguerite t'a-t-elle envoyée ici? car c'est par son ordre, j'en suis sûre, que tu es à Marienberg. Pourquoi as-tu été si effrayée en entendant la voix de Jean-Paul, de Jean-Paul que tu croyais parti? Enfin, pourquoi tout ce mystère?

BRIGITTE.

Madame Thérèse... je vous promets...

THÉRÈSE.

Tiens, tu rougis encore en me disant cela... Allons, je n'insiste plus; à son retour j'interrogerai Marguerite, elle aura peut-être plus de franchise... Tiens, prends une lumière et rentre dans ta chambre!...

BRIGITTE.

Et vous, madame Thérèse, ne rentrez-vous pas aussi?

THÉRÈSE.

Moi... J'avais encore quelque chose à te demander, Brigitte... mais tu ne voudras pas me dire...

BRIGITTE.

Quoi donc, madame Thérèse?

THÉRÈSE.

Je suis inquiète à présent.

BRIGITTE.

Inquiète?

THÉRÈSE.

Oui... j'ai le pressentiment que mon pauvre Jean-Paul ne trouvera pas là-bas le bonheur qu'il va chercher.

BRIGITTE.

Pourquoi supposez-vous cela ?

THÉRÈSE.

Pourquoi ? parce que Jean-Paul adore Marguerite et que Marguerite ne l'aime pas.

BRIGITTE.

Elle?

THÉRÈSE.

Quand elle a épousé mon fils, Marguerite obéissait à la dernière volonté de son père. Elle a toujours été douce et bonne avec son mari... mais pour lui, jamais, jamais un élan d'amour... J'ai cru que le mauvais état de sa santé était cause de cette froideur, de cette tristesse, qui inquiétaient Jean-Paul et qui me désespéraient... Mais depuis deux mois qu'elle est hors de tout danger... son cœur a-t-il changé... non : dans ses lettres si pleines de tendresse pour Marie, à peine quelques mots... quelques phrases embarrassées pour son mari. Ce n'est pas ainsi que parle la femme qui aime... Je n'ai fait part ni de mes doutes, ni de mes craintes à personne... Propos de belle-mère, aurait-on dit... Je ne peux plus rien pour le bonheur de mon fils, moi... et je serais morte sans regret et en remerciant Dieu... si j'avais vu l'amour d'une jeune femme remplacer pour Jean-Paul la tendresse de sa pauvre vieille mère. Voyons, Brigitte, dis-moi la vérité. —A Spa, Marguerite te parlait-elle de Jean-Paul ?

BRIGITTE.

Oui, madame Thérèse... nous en parlions tous les jours, et il est bien fâcheux que maître Jean-Paul ne soit pas resté avec madame.

THÉRÈSE.

Marguerite se plaignait de cette absence ?

BRIGITTE.

Oui, souvent. (*A part.*) Elle lui a porté malheur. (*Haut.*) Dans un bon ménage comme était celui de maître Jean-Paul et de madame Marguerite, on ne devrait jamais se séparer.

THÉRÈSE.

Ainsi tu crois que Marguerite reverra Jean-Paul avec joie, avec bonheur ? (*On entend sonner neuf heures.*)

BRIGITTE, *à part.*

Déjà neuf heures ! (*Haut.*) Pardon, madame Thérèse ; nous causerons demain autant que vous le voudrez, mais ce soir, il

est bien tard et la route m'a fatiguée à un point!... Je puis à peine me soutenir.

THÉRÈSE.

C'est vrai... Ne veux-tu rien prendre avant de rentrer?

BRIGITTE.

Merci, madame Thérèse, j'ai surtout besoin de repos. (*Elle allume un second flambeau et le donne à Thérèse.*)

THÉRÈSE.

Je vais passer dans la chambre de Marie, puis rentrer dans la mienne... Bonsoir, Brigitte.

BRIGITTE.

Bonsoir, madame Thérèse.

THÉRÈSE.

A demain.

BRIGITTE.

A demain. (*Elles sortent, Brigitte à gauche, Thérèse à droite.*)

SCENE IX.

ZAHN, *entrant par le fond.*

Hein!... il n'y a plus personne! moi, qui voulais dire bonsoir à Brigitte... elle est déjà couchée... Je m'étais pourtant bien dépêché de revenir... J'ai laissé la valise de maître Jean-Paul à la messagerie... On allait partir, et il n'était pas encore revenu de la poste. Ma foi, s'il manque la voiture aujourd'hui, il n'y aura pas de ma faute... Je vas descendre fermer la grande porte.. quant à celle du jardin, je n'ai pas pu retrouver la clef que j'avais accrochée ce matin, comme toujours, après l'espalier. J'ai poussé la porte, v'là tout; il n'y a pas de voleur à Marienberg, et puis, si maître Jean-Paul manquait la diligence, il pourrait rentrer par là... Bonsoir tout le monde. Ah! c'est c'te nuit que je vas rêver de Brigitte! (*Il sort, au même instant Brigitte rentre cement avec sa lumière. Demi-jour.*)

SCENE X.

BRIGITTE, *seule.*

J'ai voulu laisser à madame Thérèse le temps de rentrer chez elle, car de la chambre de Marie, elle aurait pu voir ma lumière... Oh! il m'a fallu bien du dévouement pour faire ce que j'ai fait. Je ne croyais pas que ça me coûterait autant.. Allons, il le faut; elle doit compter les minutes, et monsieur de Rhendorf n'a consenti à s'arrêter ici qu'une heure... Zahn est rentré. Ah! il ferme la grande porte. Je suis sûre que celle du jardin est restée ouverte. Je puis donner le signal. (*Elle prend sa lumière*

qu'elle élève trois fois après s'être placée à la fenêtre. Pendant ce jeu de scène Thérèse est rentrée doucement avec sa lumière.)

SCÈNE XI.

BRIGITTE, THÉRÈSE.

THÉRÈSE, *à elle-même.*

Je ne me trompais pas... C'est bien ici que j'avais vu de la lumière... Brigitte !... que fait-elle donc à cette fenêtre?

BRIGITTE, *se croyant seule.*

On vient d'agiter un mouchoir blanc, on a compris le signal.

THÉRÈSE.

Un signal!... à qui le donne-t-elle?

BRIGITTE.

Tout le monde dort à présent... (*Elle va poser sa lumière sur la table.*) Elle peut venir.

THÉRÈSE, *qui s'est approchée de Brigitte.*

Et qui donc doit venir?

BRIGITTE, *avec effroi.*

Madame Thérèse ! (*Elle veut éteindre la lumière.*)

THÉRÈSE, *la retenant.*

Non... cette lumière est un signal... quelqu'un l'attendait pour venir ici.

BRIGITTE.

Oh ! madame Thérèse, si vous saviez...

THÉRÈSE, *lui montrant la porte du fond qui s'ouvre.*

Je saurai.

BRIGITTE.

Ah !

THÉRÈSE, *lui mettant la main sur la bouche.*

Tais-toi, tais-toi, je le veux !

SCENE XII.

THÉRÈSE, BRIGITTE, MARGUERITE.

MARGUERITE, *entrant mystérieusement et voilée.*

Enfin !

BRIGITTE, *repoussant la main de Thérèse.*

N'entrez pas, madame, n'entrez pas !

MARGUERITE, *s'arrête atterrée en apercevant Thérèse.*

Oh ! sa mère !

THÉRÈSE.

Je connaîtrai cette femme... (*La dévoilant.*) Marguerite ! c'est Marguerite !

MARGUERITE, *avec désespoir.*

Brigitte ! Brigitte, tu m'as perdue !

THÉRÈSE.

Perdue ! toi... parce qu'en revenant ici c'est moi que tu rencontres... moi, la mère de ton mari? Qu'est-ce que cela veut dire ?

MARGUERITE.

Ne me demandez rien... madame... ne me demandez rien !

THÉRÈSE.

Tu vas tout me dire, au contraire, je l'exige, Marguerite : au nom de ton mari... au nom de ton enfant.

MARGUERITE, *se laissant tomber sur un siége.*

Le médecin de Spa m'avait condamnée, pourquoi Dieu m'a-t-il fait grâce?

BRIGITTE, *à part.*

Que va-t-il arriver? Il faut aller prévenir monsieur le comte. (*Elle sort.*)

SCENE XIII.

THÉRÈSE, MARGUERITE.

THÉRÈSE, *s'approchant de Marguerite qui garde le silence.*

Comme tu es pâle! comme tu trembles...Voyons, Marguerite, voyons, mon enfant, parle avec confiance à ta mère... Ce ne peut être qu'un terrible secret celui qui te force à rentrer mystérieusement chez toi et à craindre d'être vue ici... ici, où tu es tant aimée... Je ne sais qu'imaginer, Marguerite... Oh! mais dis-moi donc quel est le malheur que tu rapportes dans cette maison?

MARGUERITE.

Je ne viens pas ici pour y rester, ma mère.. Si le ciel m'avait exaucée, tout le monde eût ignoré que j'y étais venue.

THÉRÈSE.

Ainsi, tu ne voulais rencontrer ni moi ni Jean-Paul?

MARGUERITE.

Je vous croyais endormie... et je le savais en voyage... S'il n'avait pas été parti, la voiture qui m'a conduite ici aurait fait un détour pour éviter même de passer devant Marienberg.

THÉRÈSE.

C'est Marguerite qui me dit cela... mon Dieu... est-ce qu'elle a bien toute sa raison?

MARGUERITE.

Ah! oui, j'ai pâli et tremblé devant vous... mais devant lui.,

Si Dieu avait eu pitié de moi, devant lui je serais tombée morte !

THÉRÈSE.

Tu comptais sur mon sommeil... tu profitais de l'absence de Jean-Paul... Mais dans quel dessein... Que venais-tu donc faire ici ?

MARGUERITE.

Je venais embrasser ma fille, et si après l'avoir revue je n'avais pu me séparer d'elle... eh bien, alors, je l'aurais emportée.

THÉRÈSE.

Nous enlever cette enfant !... Prendre Marie à son père !

MARGUERITE.

Ne me demandez pas compte de ce que j'aurais fait... je n'en sais rien... non, je n'en sais rien.

THÉRÈSE.

Ce que tu aurais fait en nous prenant Marie... je peux te le dire, Marguerite : tu aurais tué Jean-Paul.

MARGUERITE.

Oui, c'eût été un crime de plus.

THÉRESE.

Un crime de plus?... Oh ! tu vas me dire... (*La voyant s'agenouiller.*) Que fais-tu ?

MARGUERITE.

Je ne puis vous parler qu'à genoux, ma mère.

THÉRÈSE.

Seigneur... que vais-je donc apprendre ?

MARGUERITE.

Jean-Paul a eu tort quand il m'a vue malade et condamnée, de me conduire à Spa où la vie devait m'être rendue... il fallait me permettre de mourir ici ; vous auriez gardé de moi un souvenir que je ne peux plus vous laisser... En mourant dans les bras de mon mari et sous le regard de ma fille, je serais morte honnête femme !

THÉRÈSE.

Oh ! je comprends... là-bas... un autre... un autre amour !... Pauvre Jean Paul ! j'avais bien deviné. Coupable ! tu as été coupable ! toi Marguerite ?

MARGUERITE.

C'est à Dieu seulement que je croyais avoir à rendre compte de ma faute... Déjà pour Jean-Paul j'avais cessé d'exister... Dans ma pensée je me sentais libre : je n'appartenais plus qu'à la tombe.

THÉRÈSE.

Ce ne peut être que pour ton châtiment que le ciel t'a laissée vivre.

MARGUERITE.

Vous dites vrai... Après ma faute, la mort n'eût pas été le pardon, mais c'était cependant un bienfait. Je fus épouse indigne, je ne serai pas hypocrite et lâche... Mourante, j'ai pu oublier Jean-Paul!... Vivante, je ne ferai pas entrer dans sa maison le mensonge et l'infamie!...

THÉRÈSE.

Vous avez raison... Maintenant, vous ne pouvez pas... vous ne devez pas attendre ici le retour de Jean-Paul... Et vous vouliez lui prendre Marie!...

MARGUERITE.

Oh! non! non!

THÉRÈSE.

Marie, le seul être au monde qui puisse le consoler!

MARGUERITE.

Oh! non!.. non!.. Je repousse à présent cette horrible pensée! Que ma fille reste auprès de lui.. qu'elle soit comme l'ange de l'expiation entre la coupable et l'offensé. A vous, madame, qui avez le droit de me maudire; car je fais le malheur et la honte de votre fils... je demande grâce et pitié!...

THÉRÈSE.

A moi!... Et que puis-je à présent pour vous?

MARGUERITE.

Ma fille est là... près de moi... Je ne peux pas me résigner à partir sans l'embrasser... Laissez-moi lui donner mon baiser d'adieu.

THÉRÈSE.

La femme coupable n'est donc pas toujours une mauvaise mère! (*Montrant la chambre.*) Marie est là!...

MARGUERITE.

Vous consentez... Oh! merci! Ma fille, je vais donc la voir encore. (*Elle se dirige vers la chambre à gauche. La porte s'ouvre brusquement, et Jean-Paul, pâle et tremblant d'indignation, paraît sur le seuil.*)

SCENE XIV.

THÉRÈSE. MARGUERITE, JEAN-PAUL.

JEAN-PAUL.

Non! vous ne la reverrez jamais!

MARGUERITE, *terrifiée*.

Oh!

THÉRÈSE.

Il était là !

JEAN-PAUL.

Mère dénaturée !... je vous repousse ; épouse adultère et infâme !... je vous chasse ! *(D'un geste impérieux il lui montre la porte du fond.—Marguerite reste tombée sous l'autorité du geste. — Le rideau tombe.)*

ACTE II.

Un salon ; au fond, à droite, une fenêtre avec balcon extérieur ; à gauche, une porte ; au milieu, la porte principale ; au deuxième plan, à droite, une cheminée ; à gauche, une porte ; ameublement riche.

SCENE I.

MARGUERITE, FRANZ.

(Marguerite en élégant costume de voyage, ayant près d'elle sur un meuble sa mante de dentelle et son chapeau, est assise devant une table et occupée à écrire. — Franz se tient respectueusement en arrière.)

MARGUERITE.

Dites-moi, Franz ?

FRANZ.

Madame la comtesse ?

MARGUERITE.

Vous êtes-vous informé auprès du maître de poste du temps nécessaire pour faire cette route ?

FRANZ.

En partant ce matin de Mulrose, madame arrivera jeudi soir à Rhendorf.

MARGUERITE.

Alors, il ne faut que trois jours ?

FRANZ.

Pas davantage.

MARGUERITE, *à elle-même.*

N'être qu'à trois jours de distance et me laisser pendant six semaines sans nouvelles, après m'avoir défendu de lui écrire !... Oui, défendu, comme un maître à sa servante... N'est-il pas

mon maître? Vendue ou donnée, je lui appartiens... Toute autre femme a droit à ses égards... Mais moi, je n'ai à attendre de lui que des ordres... Ce voyage que j'ose entreprendre sans son aveu, ce voyage va l'irriter contre moi, sans doute... Mais je ne peux pas vivre plus longtemps ainsi. (*A Franz.*) Pour quelle heure ai-je demandé les chevaux?

FRANZ.

Pour onze heures.

MARGUERITE.

C'est trop tard... Retournez à la poste... Je veux partir à l'instant.

FRANZ.

Oui, madame la comtesse. (*Il se dispose à sortir.*)

MARGUERITE.

Un moment... J'ai à fermer cette lettre... Allumez une bougie.

FRANZ.

Tout de suite, madame la comtesse. (*Il sort un moment.*)

MARGUERITE.

Toujours ce titre de comtesse qu'on affecte de me donner, comme pour me rappeler qu'il ne m'appartient pas!... Quand donc quelqu'un me dira-t-il : Marguerite! (*A Franz qui apporte la bougie allumée.*) Ecoutez-moi bien, Franz; aussitôt après mon départ, vous vous tiendrez en bas, dans la rue; vous guetterez le passage du courrier pour lui donner cette lettre... N'y manquez pas... Il faut qu'elle parte aujourd'hui pour que la réponse me suive.

FRANZ.

Je puis assurer à madame...

MARGUERITE, *avec impatience.*

C'est bien... Allez où je vous envoie. (*Franz sort.*)

SCENE II.

MARGUERITE, *puis* FRANZ, *ensuite* BRIGITTE.

MARGUERITE, *cachetant sa lettre.*

Dans trois jours je connaîtrai le motif du silence de Christian... Je saurai ce qui le retient à Rhendorf... Il ne faut aussi que trois jours pour se rendre à Marienberg... et voilà quatre ans! Ah! si je n'écoutais que mon cœur!... Mais là du moins quelqu'un veille pour moi!... (*Elle écrit la suscription de sa lettre.*) « A mademoiselle Brigitte Miller. »

FRANZ, *reparaissant.*

Pardon, madame, j'ai rencontré dans l'antichambre une jeune

fille qui désire parler à madame... J'hésitais à l'annoncer à cause du départ... mais elle a insisté.

MARGUERITE.

Cette jeune fille, qui est-elle ?

FRANZ.

Elle se nomme Brigitte Miller.

MARGUERITE.

Brigitte ! Brigitte ici... Ah ! mon Dieu ! il sera arrivé un malheur à Marienberg !

BRIGITTE, *paraissant.*

Mais, non... je ne vous apporte que de bonnes nouvelles, madame Marguerite.

MARGUERITE, *avec joie.*

Ah ! voilà des paroles, voilà un visage, voilà un nom qui me font du bien !... Embrasse-moi, Brigitte, embrasse-moi... toi qui viens me parler de ma fille.

BRIGITTE.

De tout mon cœur. (*A Franz.*) Quand je vous disais que je serais bien reçue.

FRANZ.

Je vais toujours à la poste ?

MARGUERITE.

Non, laissez-nous seules, voilà tout... J'ignore quels ordres j'aurai à vous donner; mais en ce moment... je ne pense plus à partir. (*Franz sort, emportant le flambeau.*)

SCENE III.

MARGUETITE. BRIGITTE.

BRIGITTE.

Chère madame Marguerite... qu'il y a longtemps que nous ne nous sommes vues !

MARGUERITE.

Quatre ans, ma pauvre Brigitte !

BRIGITTE.

J'ai bien pensé à vous... toujours ..

MARGUERITE.

Et moi, chaque jour je t'ai remerciée du cœur de ta fidélité à tenir tes promesses.

BRIGITTE.

Une lettre tous les quinze jours, comme c'était convenu.... Vous me les payez si généreusement que je suis comme une rentière là-bas.

MARGUERITE.

Grâce à tes soins, je me sens moins absente de Marienberg, et mon passé n'est pas entièrement brisé... Par toi je voir grandir et embellir ma fille... je recueille toutes ses paroles... je prends ma part de toutes ses joies... Quand je retombe dans la réalité, j'en souffre davantage, c'est vrai... Mais qu'importe toutes les tortures pour prix d'un tel bonheur!... Les regrets et le remords ne me feront jamais autant de mal que tes lettres me font de bien.

BRIGITTE.

Dame! je vous dis tout ce que je sais... et je sais à peu près tout; car si maître Jean-Paul ne m'a pas reprise chez lui quand je suis revenue à Marienberg par votre ordre, au moins il ne trouve pas mauvais que je loge dans son voisinage, et même que je rende de petits services à madame Thérèse, ce qui me met au courant de beaucoup de choses... De plus, j'ai donné à Zahn l'idée d'être amoureux de moi, ça fait qu'il me conte le reste... C'est par lui que j'ai su l'événement de la louve; mais quand le danger a été passé...

MARGUERITE.

La louve!... un danger!... Que veux-tu dire?

BRIGITTE.

Ah! c'est vrai, je ne vous l'ai pas écrit... ça vous aurait trop effrayée.

MARGUERITE.

Explique-toi; ce danger, qui donc menaçait-il?

BRIGITTE.

Faut vous dire qu'il y avait dans le pays une louve qui faisait de grands ravages et qu'on disait même enragée... Depuis quelques jours, pourtant, on n'en entendait plus parler; et la croyant tuée ou partie, on faisait moins bonne garde à Marienberg... Un soir, comme tout le monde dormait dans la maison, maître Jean-Paul, avant de se reposer de sa journée, était entré, selon son habitude, dans la chambre de Marie pour la regarder dormir... Il allait quitter la chère petite, quand tout à coup la seconde porte de cette chambre qui donne sur la cour, s'ouvrit comme si une rafale du vent l'avait poussée; maître Jean-Paul se retourne et se trouve face à face avec deux yeux flamboyants et une gueule menaçante... C'était la louve qu'il avait devant lui!

MARGUERITE.

Dans la chambre de Marie!...

BRIGITTE.

Prête à y entrer du moins et à se précipiter sur la pauvre enfant, qui dormait toujours... Comment, sans armes et sans bruit,

a-t-il pu venir à bout de sa terrible ennemie. . c'est un miracle de Dieu! L'enfant ne s'est réveillée que le lendemain à son heure ordinaire... La porte de la cour était refermée... Il n'y avait autour de Marie aucun désordre, aucune trace du danger qu'elle avait couru... Quant à la louve, on la trouva morte, étranglée sur le pavé de la rue, à cent pas de la forge de maître Jean-Paul.

MARGUERITE.

Mais lui? lui? ce pauvre père?

BRIGITTE.

Comme il ne voulait effrayer personne, il prétendit s'être blessé en travaillant.

MARGUERITE.

Il était blessé!

BRIGITTE.

Oui, à la main droite... une morsure de la louve... La cicatrice y est toujours... mais personne n'en connaît la cause véritable... excepté Zahn à qui il avoua tout, en lui ordonnant de brûler sa blessure avec un fer rouge... Si, d'ici à neuf jours, lui dit-il, tu vois de temps en temps mes yeux s'animer et mon visage pâlir, ne me laisse plus approcher de Marie, et va dire au médecin que j'ai tué la louve: il saura bien ce qu'il faut faire de moi... Mais si ma santé ne s'altère pas, alors, je t'ordonne le silence pour tout le monde et pour toujours.

MARGUERITE, *avec une anxiété.*

Eh bien?

BRIGITTE.

Eh bien! rassurez-vous... Voilà plus d'un an que c'est passé, et Zahn n'a rien dit qu'à moi.

MARGUERITE, *avec une émotion croissante.*

Mon Dieu! il a tout, cet homme... la force, le courage, le dévouement et la résignation! Jean-Paul, je suis trop misérable pour avoir le droit de vous bénir... Jean-Paul qui avez sauvé ma fille, je n'oserais pas même m'agenouiller devant vous... mais Dieu permet que devant lui je prononce votre nom à genoux. (*Elle s'agenouille et répète avec admiration.*) Jean-Paul! Jean-Paul!

BRIGITTE, *avec intérêt.*

Chère madame Marguerite... je vous ai fait trop de peine... Ne pleurez donc pas ainsi.

MARGUERITE.

Va, ce sont de douces larmes, Brigitte... J'en ai eu tant d'autres à verser... celles-là reposent mon cœur et mes yeux.

BRIGITTE.

Au moins, ce n'est pas monsieur Christian qui vous rend malheureuse... il vous aime toujours.

MARGUERITE.

Lui? je ne sais pas.

BRIGITTE.

On parlait de votre départ... c'est avec lui que vous allez voyager?

MARGUERITE.

Non, Brigitte... non... Je vais savoir si après avoir été, pour lui, si coupable, je ne suis pas abandonnée par lui.

BRIGITTE.

Serait-il possible!

MARGUERITE, *vivement.*

Mais pourquoi m'interroges-tu?.. J'étais avec les anges et tu me repousses dans mon enfer... j'y retomberai toujours assez tôt... fais-moi oublier que nous sommes à Mulrose et retournons à Marienberg... Parle-moi encore, Brigitte, de tous ceux dont ma faute me sépare... que grâce à toi, je puisse un moment vivre en illusion de cette existence heureuse et pure qui ne doit plus être la mienne... parle-moi de cette pauvre mère qui m'avait confié le bonheur de son fils... parle-moi de celui que j'ai trop longtemps méconnu... parle-moi de Marie, surtout... Tu l'as bien embrassée, n'est-ce pas, en quittant Marienberg?

BRIGITTE.

Mais c'est elle qui est partie la première... moi, je l'ai suivie à Mulrose.

MARGUERITE.

Que dis-tu donc?.. ma fille est ici... près de moi.

BRIGITTE.

Avec maître Jean-Paul et Zahn... mais oui! madame, c'était pour vous annoncer cette nouvelle-là que je suis venue.

MARGUERITE.

Marie dans cette ville? Ah! mais c'est comme un rêve... Tu ne me trompes pas? tu ne t'es pas trompée toi-même... C'est bien Marie, ma fille qui est partie de Marienberg pour venir à Mulrose?

BRIGITTE.

Je l'ai vue partir et je suis arrivée presque en même temps qu'elle. Son père, qui voyage souvent, l'emmène partout avec lui... il ne veut plus la quitter depuis l'événement de la louve.

MARGUERITE, *avec résolution.*

En ce cas, tu vas me conduire près d'elle... car tu n'as pas pu

venir m'apprendre cela sans avoir aussi à me dire : Vous allez la voir.

BRIGITTE.

Certainement... c'est bien ce que j'espère... pourtant vous ne pouvez pas aller la trouver à l'auberge où elle est descendue...

MARGUERITE.

Eh ! pourquoi donc ?

BRIGITTE.

Parce que vous risqueriez d'y rencontrer maître Jean-Paul.

MARGUERITE.

Oui, Jean-Paul et sa terrible sentence : Vous ne la reverrez jamais ! Comment faire alors ?

BRIGITTE.

Ecoutez, car j'avais mon idée en venant vers vous. Si vous ne pouvez pas vous rendre près d'elle... on peut l'amener ici.

MARGUERITE.

Qui me l'amènera... toi ?

BRIGITTE.

Oh ! non... on ne me la confierait pas... mais Zahn, lui, a le droit de se promener avec elle... Zahn ne sait rien me refuser... il fera ce que je voudrai, pourvu, cependant, qu'il ne se doute pas que c'est chez vous qu'il conduit Marie.

MARGUERITE.

Si tu réussis, Brigitte, tu m'auras rendue si heureuse que je pourrai mourir après, sans plus rien regretter en ce monde... je croirai que Dieu m'a pardonné : j'aurai revu ma fille !

BRIGITTE.

Soyez tranquille... j'arrangerai cela... Maître Jean-Paul, qui est sans doute venu ici pour une affaire de commerce, car il a apporté une grosse somme d'argent, a parlé d'aller ce matin chez un notaire... je profiterai de son absence pour m'entendre avec Zahn... Voilà justement l'heure où votre mari doit sortir.

MARGUERITE.

Vraiment... alors, il faut te hâter.

BRIGITTE.

Je cours bien vite à l'auberge...mais je crains de le rencontrer... Si encore on pouvait venir ici sans prendre par la grande rue...

MARGUERITE.

Mais oui, c'est possible... en sortant de ce côté. (*Elle désigne la gauche.*)

SCENE IV.

LES MÊMES, FRANZ.

FRANZ.

Madame la comtesse ?

MARGUERITE.

Que voulez-vous... je n'ai pas sonné.

FRANZ.

Je sais bien... mais on est venu de la poste, prévenir madame...

MARGUERITE.

C'est bien... répondez que je ne pars plus.

BRIGITTE, *à Marguerite.*

Vous dites que c'est par là?

MARGUERITE.

Oui, attends... je vais te montrer le chemin. (*Elle sort par la droite avec Brigitte.*)

FRANZ, *un moment seul.*

Je pars... je ne pars plus... En vérité, ces fausses grandes dames sont plus capricieuses que les vraies.

SCENE V.

FRANZ, CHRISTIAN.

CHRISTIAN, *entrant.*

Franz!

FRANZ, *se retournant.*

Monsieur le comte de Rhendorf, mon maître!

CHRISTIAN.

Eh bien! oui, c'est moi; madame est ici?

FRANZ.

Oui, mais il est heureux que monsieur le comte soit arrivé ce matin... plus tard, il n'aurait pas retrouvé madame à Mulrose?

CHRISTIAN, *préoccupé.*

Ah! elle avait un projet de voyage?

FRANZ.

La présence de monsieur rend ce voyage inutile... madame ne partait que pour aller au chateau de Rhendorf.

CHRISTIAN.

A Rhendorf! (*A lui-même.*) Quelle imprudence!

FRANZ.

Dois-je annoncer à madame?...

CHRISTIAN.

Un instant... cette idée de voyage ne lui est-elle pas venue après avoir reçu une visite... une lettre... un avis quelconque?

FRANZ.

Je ne crois pas... Depuis le départ de monsieur le comte..

madame n'a vu personne, excepté une jeune fille nommée Brigitte qui était ici tout à l'heure.

CHRISTIAN, *à lui-même*

Brigitte, son ancienne femme de chambre... Cette fille n'a pu savoir...

FRANZ.

Voici madame.

CHRISTIAN.

Laissez-nous. (*Franz sort par le fond, Marguerite entre par la droite.*)

CHRISTIAN.

J'avais de la force tout à l'heure, mais à l'approche de Marguerite je sens qu'elle m'abandonne, et pourtant me taire plus longtemps est impossible.

SCENE VI.

MARGUERITE, CHRISTIAN.

MARGUERITE, *à elle-même sans voir Christian.*

Brigitte réussira... J'ai bon espoir... je puis attendre.

CHRISTIAN.

Vous attendez quelqu'un, Marguerite ?

MARGUERITE, *surprise.*

Ah ! (*Se remettant.*) Vous ici, monsieur, à Mulrose?

CHRISTIAN.

Marguerite, je vous aurais annoncé mon retour si j'avais su que je dusse partir sitôt de Rhendorf !

MARGUERITE.

Sitôt?

CHRISTIAN.

Pardon, ce mot qui vous blesse n'a pas rendu ma pensée...

MARGUERITE.

L'offense ne m'atteint pas, monsieur, je ne sens pas la blessure... Quoi qu'il m'arrive aujourd'hui, j'ai une telle joie au cœur... que je ne puis en vouloir à personne.

CHRISTIAN.

Une joie, Marguerite? En vérité, je regrette d'avoir à changer cette heureuse disposition de votre esprit.

MARGUERITE, *le regardant.*

Vous arrivez de Rhendorf pour m'annoncer une mauvaise nouvelle, Christian ?

CHRISTIAN.

Je viens vous transmettre un ordre de mon père.

MARGUERITE.

Un ordre?

CHRISTIAN.

Écoutez-moi, Marguerite... Si nous nous fussions rencontrés libres tous deux de notre destinée, le nom que je porte eût été le vôtre... vous devez me croire... car pour tromper tout le monde et nous-mêmes sur la nature de notre liaison, j'ai voulu que dans notre intérieur chacun vous respectât comme ma femme et que pour tous, dans le monde, vous fussiez la comtesse de Rhendorf.

MARGUERITE.

Eh bien?

CHRISTIAN.

Mon père désire, exige que vous cessiez de porter ce nom.

MARGUERITE.

Vous aviez voulu qu'il me fût donné; pour moi, monsieur, je me cachais à l'ombre de ce nom... mais je ne m'en suis jamais parée.

CHRISTIAN.

Ainsi, je pourrai rassurer mon père et lui promettre que désormais on ne vous nommera plus que madame Berghen.

MARGUERITE.

Berghen!... oh! non pas... Je suis née Marguerite Wenzell... Je redeviens Marguerite Wenzell. Après avoir brisé le cœur de Jean-Paul... je ne flétrirai pas son nom... C'est déjà trop que de déshonorer celui de mon père.

CHRISTIAN.

Marguerite, je vous afflige, et pourtant ce n'est pas tout ce que j'avais à vous dire.

MARGUERITE, *à part.*

Et Brigitte qui peut revenir... et Zahn qui va m'amener Marie... (*Haut avec agitation.*) Ce n'est pas tout, avez-vous dit... Eh bien! achevez. Vous le voyez... je ne discute rien... mais hâtez-vous, de grâce, Christian, hâtez-vous.

CHRISTIAN.

Mon père et... une autre personne de ma famille, doivent venir habiter Mulrose.

MARGUERITE.

Alors, j'en dois sortir.

CHRISTIAN.

La prudence exige que vous partiez aujourd'hui, et je suis venu pour vous assurer une retraite à quelques lieues d'ici, où vous vivrez inconnue... où j'irai souvent, bien souvent tromper la rigueur de ceux qui nous séparent.

MARGUERITE.

Je ne vous demande pas même cette promesse... Vous m'avez, dites-vous, trouvé un asile; plus il sera secret, mieux il me conviendra...

CHRISTIAN.

Je puis donc dès à présent m'occuper de votre départ.

MARGUERITE, *à part.*

Il va sortir! (*Haut.*) Oui, sur-le-champ... je vous en prie... si votre père... Ne m'aviez-vous pas dit que vous l'attendiez...

CHRISTIAN.

Non... Elle ne doit partir que demain... (*A part.*) Qu'ai-je dit?.....

MARGUERITE, *à part.*

Elle!

CHRISTIAN, *vivement et comme pour lui donner le change.*

Au surplus, il vaut mieux en finir tout de suite... au moins j'aurai le temps de vous accompagner jusqu'à votre destination... Je vais prendre toutes les dispositions nécessaires..... A bientôt, Marguerite... à bientôt... (*Il sort.*)

SCENE VII.

MARGUERITE, *puis* FRANZ.

MARGUERITE, *un moment seule.*

Elle? de qui donc a-t-il voulu parler? J'aurai mal entendu! je suis si préoccupée, si impatiente, si tourmentée... Mon Dieu, Brigitte a trop compté sur son pouvoir, peut-être... si elle était parvenue à décider Zahn, il serait ici... et voilà bien longtemps qu'elle est partie! Oh! je crois entendre... (*Marguerite va pour se rendre au-devant de Brigitte, la porte du fond s'ouvre. Franz paraît.*)

FRANZ.

Monsieur Jean-Paul Berghen!.... (*Jean-Paul entre, Franz sort; la porte du fond se referme. Marguerite reste atterrée.*)

SCENE VIII.

MARGUERITE, JEAN-PAUL.

JEAN-PAUL.

Qui donc ici demande à voir Marie?

MARGUERITE.

Moi, monsieur.

JEAN-PAUL.

..rgue... (*Se reprenant.*) Madame de Rhendorf.

MARGUERITE, *à part.*

Oh! ce nom... ce nom... Jamais il ne m'a fait tant de mal.

JEAN-PAUL.

J'aurais dû le supposer, mais je me croyais si bien certain que vous n'étiez pas à Mulrose... C'est pour vous cependant que j'y suis venu... mais certes, ce n'était pas avec la pensée de vous y rencontrer. (*Silence.*) Vous ne me demandez pas, madame, comment il se fait que Jean-Paul soit ici pour vous?

MARGUERITE, *balbutiant.*

Mon Dieu, monsieur... J'entends bien que vous parlez... Je vois bien que vous êtes là... mais la force me manque... la raison m'échappe... Je ne sais plus si je rêve! Je ne sais plus si j'existe!

JEAN-PAUL.

Dieu m'est témoin, madame, que ce n'est pas ma volonté qui nous remet en présence... Je vois bien le mal que cela vous fait, et moi-même je n'avais pas assez pressenti tout ce que peut faire souffrir une pareille rencontre... Si je n'avais pas surpris Zahn au moment où, cédant à je ne sais quelles instances, il amenait ici Marie, je m'occuperais maintenant de votre avenir... mais vous ne m'eussiez jamais revu.

MARGUERITE.

De mon avenir.

JEAN-PAUL, *avec résolution.*

Tenez, puisque le sort nous a rapprochés, autant vous dire ce qui m'amène à Mulrose... Nous avons à parler d'affaires... mais, pour en parler librement, je ne veux pas me rappeler qui vous êtes... oubliez vous-même qui je suis... ne voyons en nous que deux inconnus, que le hasard rassemble et qui ont à régler des intérêts qui nous sont étrangers... Vous me comprenez?.....

MARGUERITE.

J'essaye, monsieur... ce n'est pas ma faute si l'intelligence trahit ma volonté... car je vous écoute... Oh! oui.... je vous écoute bien!

JEAN-PAUL.

Un nommé Jean-Paul Berghen a épousé, il y a sept ans, une certaine Marguerite Wenzell. . (*Vivement.*) Vous ne connaissez pas le mari... je ne connais pas la femme... Jean-Paul n'apporta en mariage à Marguerite que la volonté de la rendre heureuse et du courage au travail... Elle, c'est différent.

MARGUERITE, *suppliant.*

Monsieur... si vous saviez ce que lui coûte son crime.

JEAN PAUL.

Je ne voulais vous parler que de sa dot... La forge de Ber-

nard Wenzell, son père, a été estimée vingt mille francs... Le père Wenzell avait dit : Jean-Paul doublera cette fortune... Jean Paul n'y eût-il rien ajouté, aurait agi comme il vient de le faire... il a vendu la forge, il a réalisé les vingt mille florins et prêt à quitter Marienberg où il n'a plus le courage de vivre, il a voulu que cette somme fût déposée chez un notaire de Mulrose pour être remise à Marguerite Wenzell... Jean-Paul a dû chasser la femme, il ne peut pas garder la dot!

MARGUERITE.

Mais Marguerite a une fille... ce serait la déposséder... M. Jean-Paul ne peut pas vouloir cela, lui qui comprend si bien à quel point on peut aimer sa fille !

JEAN-PAUL.

Fortune ou non, Marie ne devra rien qu'à son père. . D'ailleurs il ne faut pas qu'elle se fie au luxe qui l'entoure aujourd'hui cette malheureuse femme... Il y a toujours une menace de Dieu qui plane sur toutes ces existences-là... Quoi qu'il arrive, la sienne du moins sera à l'abri de la misère.

MARGUERITE.

Non, elle ne peut accepter.

JEAN-PAUL, *sévèrement.*

Il s'agit de dignité personnelle et de probité, madame... Jean-Paul ne l'admet pas pour juge entre lui et sa conscience... (*Reprenant avec calme.*) Ma démarche auprès du notaire devient inutile maintenant... Ce que j'allais y porter pour Marguerite Wenzell, je puis le confier à la comtesse de Rhendorf. (*Il tire un portefeuille de sa poche et le présente à Marguerite.*) Tenez... prenez, madame.

MARGUERITE, *à elle-même, les yeux fixés sur la main de Jean-Paul.*

Oh ! la blessure... la blessure faite par la louve !

JEAN-PAUL, *tendant toujours le portefeuille.*

Eh bien ! ne voyez-vous pas ce portefeuille ?

MARGUERITE, *avec explosion.*

Je ne vois que cette cicatrice que je voudrais baigner de mes larmes. Je ne vois que la main qui a sauvé mon enfant !

JEAN-PAUL.

Marguerite... qui vous a dit ?

MARGUÉRITE.

Qu'importe !... pourvu que je le sache... Vous devez vouloir mon châtiment, monsieur... Eh bien, ce châtiment, il me vient de vous; car plus je vous vois grand et généreux, mieux je sens mon infamie.

JEAN-PAUL.

Au moins cette infamie n'a-t-elle qu'un jour rejailli sur moi. Excepté à Marienberg où je ne reviendrai plus, et où vous ne devez pas reparaître, on ignore partout qui vous avez été... Je vous sais gré de ce respect pour mon nom; je vous remercie de ne vous être nommée que Mme de Rhendorf, aussi bien à Leipsick où l'on vous a rencontrée le mois dernier, qu'au château de votre amant où vous étiez, il y a huit jours, et même où je vous croyais encore.

MARGUERITE, *à elle-même.*

A Leipsick, il y a un mois... au château de Rhendorf, il y a huit jours... moi?

JEAN-PAUL.

Vous garderez partout le même silence; car si mon nom était prononcé, j'aurais à me venger de celui qui, je le crains bien, madame, se chargera de me venger de vous.

MARGUERITE, *à elle-même.*

Chez son père... une femme qui se nomme la comtesse de Rhendorf... Oh! Christian est marié!... et c'est Jean-Paul qui vient me l'apprendre... Justice de Dieu! justice de Dieu!

JEAN-PAUL, *qui pendant ce temps a placé le portefeuille sur la cheminée.*

Vous trouverez là le prix de la forge de Benard Wenzell, vous savez pour qui... Madame la comtesse... adieu.

MARGUERITE.

Vous quittez Mulrose?

JEAN-PAUL.

Dans une demi-heure.

MARGUERITE.

Et Marie... Je ne verrai donc pas Marie?

JEAN-PAUL.

Vous! et à quel titre?

MARGUERITE.

A quel titre?

JEAN-PAUL.

Vous n'en avez plus, madame. Tous les soirs ma fille prie pour sa mère absente, pour sa mère qui ne doit plus revenir, qu'elle ne doit jamais voir.

MARGUERITE.

Monsieur, après quatre ans de séparation, et quand je vais la reperdre pour toujours, que je n'aie pas la douleur de me dire: Elle a passé près de moi, sans que mes regards aient rencontré le sien... Je ne mérite pas de recevoir une de ses caresses, d'en-

tendre une de ses paroles... mais que je la voie, mon Dieu, que je la voie... C'est pour la dernière fois en ce monde... C'est pour l'éternité dans l'autre ; car je ne serai pas pardonnée, moi, et sa place est avec les anges... (*S'agenouillant et les mains jointes.*) Monsieur ! monsieur ! c'est pour l'éternité !

JEAN-PAUL.

Cette fenêtre donne sur la grande rue, je crois.

MARGUERITE, *avec anxiété.*

Oui.

JEAN-PAUL.

Dans une demi-heure, nous partons Marie et moi, et cette fenêtre est sur notre chemin.

MARGUERITE, *avec joie.*

Ah ! monsieur !

JEAN-PAUL, *la retenant à distance d'un geste.*

L'envoyé de Jean-Paul n'a plus rien à dire à la comtesse de Rhendorf. (*Il sort.*)

SCÈNE IX.

MARGUERITE, *seule.*

Je la verrai ! il l'a promis ! il l'a promis !! Ainsi, celui qui devait m'écraser de sa colère, a trouvé, pour moi, dans son cœur, un mot de miséricorde ! dans ses yeux un regard de pitié !... (*Elle va ouvrir la fenêtre.*) C'est de là que je dois voir passer ma fille... mon Dieu, rien que passer... c'est bien peu... Si elle pouvait s'arrêter un moment... Oui... son père comprendra que ce n'est pas assez pour moi... Il ne voudra pas être généreux à demi... elle s'arrêtera... Le ciel se couvre... On dirait que l'orage menace... est-ce donc un sinistre présage ?... Il devrait faire si beau aujourd'hui !... Ce n'est que dans une demi-heure que Jean-Paul devait partir... si le mauvais temps allait empêcher... Elle doit bien avancer cette demi-heure. (*Elle va consulter la pendule qui est sur la cheminée.*) Comment, c'est à peine s'il s'est écoulé trois minutes... Oh ! cette pendule ne marche pas. (*Elle l'écoute.*) Si fait... mais si lentement !... Que le temps est long quand c'est l'impatience qui le mesure !

SCÈNE X.

MARGUERITE, CHRISTIAN.

CHRISTIAN.

Marguerite, tout est prêt, nous pouvons partir.

MARGUERITE. *à elle-même.*

Christian ! ah ! je l'avais oublié.

CHRISTIAN.

C'est un cruel sacrifice que je vous demande; mais il vous sera payé par mon amour.

MARGUERITE, *à part.*

Son amour! (*Haut.*) Que parlez-vous de sacrifice, monsieur! vous êtes encore trop généreux.

CHRISTIAN.

Moi!

MARGUERITE.

Sans doute, trop généreux, quand j'ai tant de choses à vous rendre, de ne me redemander que votre nom.

CHRISTIAN.

Je ne vous comprends pas.

MARGUERITE, *allant à un meuble et tirant un écrin puis détachant les bijoux qu'elle porte.*

Ces diamants, ces bijoux, il faut tout me reprendre, monsieur, tout, je le veux!

CHRISTIAN.

Marguerite, vous êtes sous le coup d'une irritation que justifie ma demande; mais, quand elle sera calmée, vous reviendrez à moi.

MARGUERITE.

A vous! à vous, monsieur, qui êtes marié!

CHRISTIAN, *à part.*

Elle savait tout!

MARGUERITE.

Mais c'est un nouveau crime, une honte de plus que vous me proposiez... Ah çà, pour croire que je l'accepterai, vous me jugez donc descendue bien bas?

CHRISTIAN.

Croyez, Marguerite, que sans la volonté de mon père...

MARGUERITE.

Eh! mon Dieu, monsieur, je ne me plains de rien. Je ne vous reproche pas ce mariage. Des liens tels que les nôtres doivent tôt ou tard être brisés. Plus de ménagements inutiles, plus de mensonges, vous l'avez dit : Je dois quitter cette maison... mais, je partirai seule... je partirai dans une heure, pas avant!.. J'attends quelqu'un.

CHRISTIAN.

Quelqu'un que vous attendiez déjà, quand je suis arrivé ce matin.

MARGUERITE.

Justement! (*Allant à la fenêtre.*) Et si j'ai encore le droit de

vous adresser une prière, monsieur, ne restez pas ici près de moi... car votre présence, et ce que j'attends, ce que j'espère, c'est quelque chose d'impossible, c'est comme un sacrilége.

CHRISTIAN.

Je commence à être moins surpris de votre résignation, de votre empressement à rompre.

MARGUERITE, *regardant tour à tour la fenêtre et la pendule.*

L'heure va sonner, ne m'accorderez-vous pas la grâce que je vous demande?

CHRISTIAN.

Je vous gêne, allons... (*Apercevant le portefeuille sur le guéridon.*) Je comprends tout à fait; vous pouviez perdre un amant, vous aviez assuré l'avenir... c'est mon successeur que vous attendez, Marguerite?

MARGUERITE, *avec indignation.*

Ah!

CHRISTIAN, *prenant le portefeuille.*

Ce n'est pas sa première visite, car il a déjà oublié son portefeuille.

MARGUERITE, *avec indignation.*

Ah! il fallait que cette dernière humiliation vînt de lui... Oui, monsieur, un homme est venu ici pour assurer contre la misère mon avenir perdu... cet homme c'est mon mari!.. Oui, monsieur, j'attends quelqu'un : c'est ma fille!...

CHRISTIAN, *se découvrant et avec émotion.*

Oh! pardon! pardon, madame.

MARGUERITE.

Et maintenant sortirez-vous?

CHRISTIAN, *près de la porte.*

Encore une fois, Marguerite, pardon! (*Il sort.*)

SCENE XI.

MARGUERITE, *puis* BRIGITTE.

MARGUERITE, *un moment seule.*

Voilà comment cela devait finir, par le mépris, par l'insulte. (*On entend un roulement de tonnerre.*) Ce bruit!.. est-ce la voiture? non, c'est l'orage... l'orage va l'empêcher de partir aujourd'hui, et demain je ne serai plus ici.

BRIGITTE, *entrant par la gauche.*

Madame Marguerite! madame Marguerite!

MARGUERITE.

Ah! te voilà, Brigitte... tu ne sais pas?...

BRIGITTE.

Si fait; en partant, monsieur Jean-Paul doit passer par ici avec Marie.

MARGUERITE.

Mais, par ce mauvais temps, il ne voudra pas se mettre en route.

BRIGITTE.

Ça ne fait rien... il est plus que jamais pressé de quitter Mulrose... D'ailleurs, ça ne sera pas grand'chose cet orage... deux ou trois éclairs, pas davantage... Voilà même déjà que le tonnerre s'éloigne.

MARGUERITE.

Ainsi, tu es sûre que c'est pour ce matin?

BRIGITTE.

Quand j'ai quitté Zahn, ils allaient tous monter en voiture.

MARGUERITE.

Reste à la fenêtre, Brigitte; dès que cette voiture approchera, tu m'avertiras.

BRIGITTE.

Où donc allez-vous?

MARGUERITE, *allant prendre des fleurs dans les vases.*

Je ne quitte pas ce salon, j'arrange un bouquet.

BRIGITTE.

Un bouquet?

MARGUERITE.

Oui, que tu jetteras au moment où ils passeront; Marie lèvera la tête, et je la verrai mieux. (*Un éclair illumine la fenêtre.*)

BRIGITTE.

Oh!

MARGUERITE.

Qu'est-ce donc?

BRIGITTE.

Rien, un éclair un peu plus fort que les autres, et cela fait mal aux yeux... Ah! madame, madame, voilà la voiture!

MARGUERITE, *faisant le bouquet.*

Tu crois? Ah! mon cœur! ah! mon pauvre cœur!... (*Elle s'avance vers la fenêtre et s'arrête brisée par l'émotion.*)

BRIGITTE.

Elle détourne le coin de la rue, elle va passer devant la maison.

MARGUERITE.

Vite, vite, prends le bouquet... fais-moi place... Oui, comme ça je verrai...

BRIGITTE.

La voilà ! la voilà !...

MARGUERITE, *s'avançant.*

Oui !... (*Un éclair plus brillant traverse le salon. Marguerite pousse un cri.*) Ah ! (*Elle se couvre les yeux de ses deux mains.*)

BRIGITTE.

Tenez ! la voiture s'arrête... Marie lève la tête... vous la voyez bien, n'est-ce pas ?

MARGUERITE, *aveuglée.*

Où cela ? où cela ?

BRIGITTE.

Mais, de ce côté, c'est maître Jean-Paul lui-même qui vous la montre.

MARGUERITE.

Mais, non ! je ne vois plus ! je ne vois plus !

BRIGITTE, *se tournant vers Marguerite.*

Comment !...

MARGUERITE.

Cet éclair a brûlé mes yeux !

BRIGITTE.

Ah ! aveugle !

MARGUERITE.

Ah ! je ne verrai pas ma fille ! Jean-Paul avait fait grâce, mais Dieu n'a pas pardonné ! (*Elle tombe à genoux avec désespoir.*)

ACTE III.

Chez Jean-Paul.— Une salle au rez-de-chaussée à droite. Vers le fond, l'entrée de la forge dont on voit une partie de l'intérieur.— A gauche, au troisième plan, un petit escalier qui monte aux divers logements de la maison ; du même côté, au premier plan une porte. Plus loin la rue.

SCENE I.

ZAHN, OUVRIERS.

(*Au lever du rideau, les ouvriers sont en activité dans la forge ; on entend le bruit du soufflet et celui des marteaux.*)

ZAHN, *entrant par le fond.*

Eh bien ! qu'est-ce qu'ils font donc là les forgerons ? un jour

comme aujourd'hui... Ah çà! ils ont donc oublié la consigne! (*Haut, aux ouvriers.*) Voulez-vous bien vous taire, et venir ici tout de suite... (*Les ouvriers paraissent.*)

UN OUVRIER.

Est-ce qu'il y a des malades, qu'on ne peut pas cogner?

ZAHN.

Vous ne vous rappelez donc pas ce que je vous ai dit, hier au soir? (*Comme par souvenir.*) Au fait, je crois que je ne vous ai rien dit... j'ai si peu la tête à moi depuis que je suis amoureux.

L'OUVRIER.

Bah! tu te mêles aussi de brûler, toi!

ZAHN.

Si je brûle... incendié de partout... Voilà ma température. (*Changeant de ton.*) Voyez-vous, mes amis, il s'agit de Marie, la fille à maître Jean-Paul.

L'OUVRIER.

Comment! ta passion, c'est la jolie petite Marie?

ZAHN, *scandalisé.*

Ah! l'héritière au bourgeois... je ne me permettrais pas d'élever mes vues si haut, et puis, elle est trop petite.

L'OUVRIER.

Je crois bien... à peine six ans.

ZAHN.

Six ans accomplis... Ce matin, à quatre heures trente-trois minutes, elle est entrée dans sa septième année... C'est justement de ça que je voulais vous parler... Tous les ans, à Marienberg, cet anniversaire-là était un jour de fête pour la forge... les compagnons faisaient des cadeaux à la petite... moi, j'inventais toujours une jolie surprise... et le reste du jour se passait à boire le vin de maître Jean-Paul, à la santé de Marie.

L'OUVRIER.

C'était une fameuse habitude!

ZAHN.

Et quelle joie pour tout le monde... Dame! là-bas, nos ouvriers avaient vu naître cette enfant... tandis qu'ici, à Dresde, où nous ne sommes que depuis quinze jours, on ne peut pas exiger le même enthousiasme.

L'OUVRIER.

C'est égal... ce temps nous a suffi pour connaître et estimer maître Jean-Paul... Quant à la petite Marie, il ne faut que la voir pour l'aimer... elle aura aussi son bouquet d'anniversaire...

TOUT LES OUVRIERS.

Certainement... certainement.

ZAHN.

Eh bien! voilà, mes enfants, ce que je voulais vous faire dire... C'est convenu... on fera la fête... le rendez-vous est pour midi... Allez chercher vos cadeaux... moi, je vais m'occuper de ma surprise.

L'OUVRIER.

Tu l'as donc trouvée?

ZAHN.

Pas encore tout à fait... j'ignore même absolument ce que je ferai... mais soyez tranquilles... ça sera très-bien. (*Les ouvriers sortent.*)

SCÈNE II.

ZAHN, *seul.*

Ah! on va donc se divertir un peu à la maison! maître Jean-Paul pourra reprendre sa tristesse demain... mais aujourd'hui, faut qu'il se déride... Ça me regarde... j'ai pour ça des inventions charmantes... C'est-à-dire, j'en avais... mais c'est comme un fait exprès... depuis hier que j'y pense, je ne sais quoi imaginer... C'est étonnant! moi qui pétillais d'esprit les autres années... il est vrai que Brigitte était là... elle me donnait des idées... ça m'aidait beaucoup pour en avoir... Voyons donc, voyons donc... Qu'est-ce que je pourrais donc inventer de très-joli? (*Il réfléchit.*)

SCENE III.

ZAHN, ROSALBA, SOLIMAN, ALCINDOR. (*Ils ont tous trois des manteaux, Rosalba porte un costume à paillettes, Soliman est en Turc, et Alcindor en Espagnol.*)

ROSALBA, *s'arrêtant au fond.*

Halte! Voici une hôtellerie qui nous tend les bras.

SOLIMAN.

Je ne vois qu'un garçon qui nous tourne le dos; d'ailleurs, tu t'es trompée, Rosalba, ce n'est pas une auberge.

ROSALBA.

Si c'était une auberge, il faudrait de l'argent pour y être reçu... Ici, il ne faudra que de l'aplomb.

ALCINDOR.

Au fait, je n'en puis plus... j'ai les jambes dans l'estomac.

ROSALBA.

C'est toujours ça... moi, je n'y ai rien du tout. Passe devant, Rosalba. (*Ils entrent.*)

ZAHN, *réfléchissant toujours.*

Non, je ne trouve rien... Rien... ça ne suffit pas pour souhaiter une fête; qu'est-ce que je pourrais donc y ajouter?

SOLIMAN, *frappant sur l'épaule droite de Zahn.*

Bon jeune homme!

ZAHN.

Hein?

ALCINDOR, *lui frappant sur l'épaule gauche.*

Excellent jeune homme!

ZAHN.

Plaît-il?

ROSALBA, *se présentant devant Zahn, et lui faisant la révérence.*

Aimable jeune homme!

ZAHN.

Encore!... une dame... (*A part.*) Elle est potelée! (*Haut.*) Que voulez-vous? Qui êtes-vous?

SOLIMAN.

Soliman Boulboul, pacha en retraite, voyageant à pied pour sa santé.

ALCINDOR.

Alcindor Héirentès, grand d'Espagne, et propriétaire de plusieurs mines d'or... entièrement épuisées.

ROSALBA.

Rosalba Dodudondonfriska, palatine polonaise, veuve en plusieurs noces de diverses têtes plus ou moins emplumées. (*Poses et salut.*)

ZAHN, *surpris.*

C'est leur manière de saluer. Ah! madame est une palatine. (*A lui-même.*) Un Turc, un Espagnol et une Polonaise! Quelle drôle de société! (*Haut.*) Alors vous êtes des étrangers, des voyageurs?

SOLIMAN.

Nous étant rencontrés tous les trois sur le chemin de la vie, nous avons entrepris le tour du monde.

ZAHN.

Une fière entreprise!...

ROSALBA.

Oui, mais vu l'état désastreux de nos finances, avant de nous livrer au tour du monde, nous sommes obligés de nous arrêter de ville en ville, pour en faire... des tours...

ZAHN.

Des tours de quoi?

ALCINDOR.

De force, et en voilà un échantillon (*Il exécute un tour.*) A nous deux, Boulboul.

SOLIMAN.

Plus fort que ça. (*Ils font faire la culbute à Zahn.*) A vous, belle Dodudondonfriska.

ROSALBA.

De plus fort en plus... (*Poses. Elle s'arrête.*) Ah ben, non, je ne travaille pas sans tapis... ma dignité s'y oppose.

ZAHN.

C'est dommage... n'importe... Vous avez de bien jolis talents de société.

ROSALBA.

Ce n'est rien encore, jeune homme!... il n'est pas que vous n'ayiez entendu parler du fameux Hercule d'Orient qui a soulevé la Sublime Porte... C'est monsieur...

ZAHN.

En vérité? Ça doit être bien lourd la sublime Porte? Et il l'a soulevée!!!

ROSALBA.

Il l'a soulevée d'admiration.

SOLIMAN.

Il n'est pas non plus que vous n'ayiez entendu faire le récit des prodigieux exercices d'une jeune princesse étrangère, qui se promène sur une échelle au milieu de trois quarterons d'œufs, sans écorcher les coquilles... C'est madame.

ZAHN.

Ah! vraiment! Ah çà! et le seigneur Héreinté, qu'est-ce qu'il fait?

ROSALBA.

Il se laisse chipper la caisse par Robin l'Écossais, notre grand filou d'associé... voilà ce qu'il fait...

ALCINDOR.

J'ai d'autres talents... je suis polyphage... omnivore... j'avale tout... les animaux... les végétaux... les minéraux, et même les ustensiles de ménage.

ROSALBA.

Ça, c'est vrai!... La semaine dernière, il a mangé notre mobilier, à son déjeuner.

ZAHN.

Oh! c'est superbe! Je vous retiens pour la fête... Moi qui cherchais une surprise... la voilà trouvée... Vous nous donnerez une représentation tantôt... j'irai vous prévenir... Où logez-vous?

SOLIMAN.

Nulle part... depuis le déménagement de la caisse sociale nous n'avons plus d'autre domicile que... nulle part.

ROSALBA.

Au fait, on n'est pas mal ici... restons-y... puisque nous y sommes.

ZAHN.

Ici ? mais il ne faut pas qu'on vous voie... avant la fête... Où vais-je vous fourrer?... Parbleu, dans le hangar, là-bas, de l'autre côté de la forge ; ça vous servira de salle de spectacle.

SOLIMAN, *bas à Rosalba.*

Bon ! voilà déjà le logement... mais la table ?

ROSALBA, *à mi-voix.*

Ça me regarde. (*Haut à Zahn.*) Jeune homme, il nous faudrait quelques petits accessoires pour nos exercices.

ZAHN.

C'est juste ! l'Hercule pourra emporter les enclumes qui sont dans la forge, et le grand d'Espagne Héreinté y trouvera des barres de fer pour sa consommation.

ROSALBA.

C'est très-bien... mais les œufs ?...

ALCINDOR.

Mais les œufs ?...

SOLIMAN.

Mais les œufs ?...

ZAHN.

Ah ! oui, pour la promenade sur l'échelle... Vous en trouverez dans le poulailler.

ALCINDOR.

Ça suffit.

ROSALBA.

Mais non, ça ne suffit pas... et le beurre ?

ALCINDOR.

Et le beurre ?

SOLIMAN.

Et le beurre ?

ZAHN.

Du beurre... et pourquoi ?

ALCINDOR.

Mais, pour l'om..

ROSALBA, *l'interrompant.*

Nivore... pour l'omnivore.

SOLIMAN.

Oui, afin que les barres de fer puissent glisser. (*Ils font le geste d'avaler des barres de fer.*)

ZAHN.

C'est encore juste... (*Il va au buffet. Les saltimbanques forment une ligne au moment où Zahn ouvre le buffet, poses et salut. Zahn le leur rend.*) Ah! c'est toujours leur manière de saluer... Voilà du beurre.. (*Ils se passent le beurre et Soliman le met dans son sac.*)

ROSALBA, *regardant dans le buffet et prenant le jambon.*

Tiens, vous avez un joli morceau de jambon.

ALCINDOR, *le prenant à son tour.*

Ce serait superbe à escamoter.

ROSALBA.

Escamotons, le tour est fait.

ALCINDOR.

Rien dans les mains, rien dans les poches...

SOLIMAN, *le mettant dans son sac.*

Le jambon est fumé...

ZAHN.

J'entends parler chez la mère Thérèse... il ne faut pas qu'on se doute... disparaissez bien vite... mais je compte sur vous... Vous nous donnerez une représentation étourdissante et flamboyante. (*Poses et salut des saltimbanques.*)

ROSALBA.

Nous allons préparer notre plus bel exercice... (*à part*) l'omelette au lard... (*Elle décroche une poêle et ils sortent tous trois par la porte de la forge.*)

SCENE IV.

ZAHN, THÉRÈSE, *puis* MARIE.

ZAHN, *un moment seul.*

Allons! la fête s'annonce bien! et pour bouquet nous aurons des saltimbanques... En voilà une surprise! qui va étonner... moi-même qui en suis l'auteur, je ne m'y attendais pas...

THÉRÈSE, *paraissant sur l'escalier.*

Est-ce que tu es seul, Zahn?

ZAHN, *à part.*

Oh! un peu plus elle se rencontrait avec les autres! (*Haut.*) Tout à fait seul...

THÉRÈSE.

Au moins, tu vas descendre Marie...

ZAHN.

Pas du tout. Je croyais même que pour sa fête elle faisait la grasse matinée,

THÉRÈSE, *qui est descendue.*

Ah bien ! oui, dormir !.. c'est elle qui m'a réveillée, et il a fallu lui mettre tout de suite ses beaux habits... Comme je sais que son père veut être le premier à l'embrasser aujourd'hui, et qu'il est sorti ce matin pour elle, j'ai voulu la retenir dans sa chambre, jusqu'au retour de Jean-Paul... J'entre, personne ! où la chercher, cette petite folle ?

MARIE, *se montrant sous l'escalier.*

Ne cherche pas, maman Thérèse, je suis là...

THÉRÈSE.

Et que fais-tu, cachée sous cet escalier ?

MARIE.

Je guettais les surprises qu'on doit me faire aujourd'hui.

ZAHN.

Comme ça, vous savez donc ?...

MARIE.

Que papa est sorti pour m'acheter un joli cadeau, et que les ouvriers vont m'apporter un bouquet.

ZAHN.

Oui, mais ma surprise, à moi ?

MARIE.

Elle est belle vraiment... (*A Thérèse.*) Dis donc, mère, pour ma fête il fait faire une omelette ? Est-il bête !...

THÉRÈSE.

Une omelette ?

ZAHN, *se récriant.*

Ah ! par exemple !

MARIE.

Dame ! j'ai bien vu que pour ta surprise, tu as donné les œufs, le beurre et le lard de maman Thérèse.

THÉRÈSE.

Comment ?

ZAHN.

C'est vrai !.. A la rigueur ça pourrait servir à faire une omelette... mais non, vous n'avez pas compris... Le lard, c'est pour le pacha qui joue au volant avec des enclumes ; le beurre, c'est pour le grand d'Espagne qui se nourrit de ferraille, et les œufs doivent servir à la princesse polonaise qui monte à l'échelle.

MARIE.

Vraiment ! on verra tout ça...

ZAHN.

Allons ! elle ne se doutait de rien, et voilà que je lui dis ma surprise...

THÉRÈSE.

Ah çà ! mais tu as donc loué une troupe de saltimbanques?

ZAHN.

Juste ! madame Thérèse... une troupe superbe !

MARIE.

Et qui m'amusera ? Alors, tu es bien gentil... je te promets de t'embrasser dès que ce sera ma fête.

ZAHN, *se baissant pour être embrassé par Marie.*

Eh bien ! ne vous gênez pas, ma petite bourgeoise... car c'est à présent.

MARIE.

Mais non... pas encore... ce ne sera ma fête que quand j'aurai vu papa.

JEAN-PAUL, *entrant sur ces derniers mots.*

Alors, elle peut commencer, mignonne, car me voilà. (*Lui tendant les bras.*) A moi l'étrenne, Marie !...

MARIE, *courant à lui.*

Oh ! je te l'ai gardée...

SCÈNE V.

JEAN-PAUL, MARIE, THÉRÈSE, ZAHN.

JEAN-PAUL, *donnant à Thérèse un petit carton qu'il apporte.*

Tenez, mère, essayez à notre fille ce qu'il y a là dedans... Voyez si ça lui va bien.

MARIE.

Certainement, ça m'ira... tout me va... quand c'est joli...

JEAN-PAUL, *l'embrassant.*

Oh ! coquette !

THÉRÈSE, *qui a ouvert le carton.*

Une mante de dentelle !

MARIE, *se dégageant des bras de Jean-Paul.*

Mais laisse-moi donc voir !.. Oh ! que c'est beau ! maman Thérèse; mets-la-moi bien vite...

THÉRÈSE.

Elle sera comme une duchesse avec ça.

MARIE, *sur qui Thérèse a mis la mante.*

Papa, comment me trouves-tu?

JEAN-PAUL.

Demande ça aux autres, Marie... pour moi, vois-tu, rien ne peut t'embellir.

MARIE, *à Zahn, faisant des coquetteries.*

Et toi, Zahn?

ZAHN.

Si j'avais un fusil, je vous porterais les armes.

THÉRÈSE, *admirant Marie.*

Elle est trop gentille...

JEAN-PAUL, *à Zahn.*

Ah çà ! qu'est-ce que tu fais là, et pourquoi n'y a-t-il personne à la forge?

MARIE.

Mais on ne travaille pas aujourd'hui... Tu sais bien... c'est ici comme à Marienberg.

ZAHN.

Oui, c'est moi qui ai arrangé ça... Est-ce que ça vous fâche, maître Jean-Paul?

JEAN-PAUL, *lui prenant la main.*

Alors, tu as préparé le vin sous la tonnelle, pour les compagnons...

ZAHN.

Pour ce qui est de ça, j'attendais vos ordres.

JEAN-PAUL.

Il faut les faire boire à la santé de Marie.

MARIE.

A toutes nos santés, et au retour de maman.

JEAN-PAUL, *frappé de surprise.*

Hein ?

THÉRÈSE, *à part.*

Mon Dieu ! qu'est-ce qu'elle dit là ?

ZAHN, *à part.*

En voilà une idée !...

MARIE, *confidentiellement.*

Mais oui... elle est déjà revenue... pas pour vous... mais pour moi...

JEAN-PAUL.

Revenue ! et tu l'as vue, Marie? Et vous ne m'en disiez rien, ma mère ?

THÉRÈSE.

Je t'affirme, Jean-Paul... que je ne puis comprendre... que je ne sais pas...

MARIE.

Bien sûr !... Elle ne pouvait pas savoir... puisque je t'ai attendu pour dire mon rêve...

JEAN-PAUL.

Ah ! c'était...

THÉRÈSE, *se rassurant.*

Mais oui, Jean-Paul, ce n'était qu'un rêve...

ZAHN, *à part.*

Alors, ça ne peut pas empêcher la fête... Je vas tirer le vin. (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

THÉRÈSE, MARIE, JEAN-PAUL.

JEAN-PAUL, *ému, s'asseyant et prenant Marie sur ses genoux.*

Chère enfant, tu ne peux savoir ce que tes paroles... (*Avec un soupir d'allégement.*) Enfin, comme dit mère Thérèse, ce n'était qu'un rêve.

MARIE.

Un bien beau rêve, va !... On m'avait donné tant de jolies choses pour ma fête de naissance qu'il y en avait tout plein, tout plein ma chambre... J'étais sur tes genoux, tiens ! comme à présent !... Tout à coup, voilà notre porte qui s'ouvre... Je me retourne, et je vois une jeune dame en belle robe blanche qui me tend les bras, et me dit : « Marie !... je ne t'ai pas oubliée, moi... » Et c'était maman !... (*En achevant de parler, Marie se retourne et aperçoit au fond une dame vêtue de blanc qui se dispose à entrer dans la maison.*) Papa ! papa ! regarde ; la jeune dame, la voilà !

JEAN-PAUL, *se levant, et avec indignation.*

Elle ! Marguerite !

LÉOPOLDINE.

Bonjour, mère Thérèse...

THÉRÈSE.

C'est Léopoldine, Jean-Paul !

JEAN-PAUL, *se remettant à peine de son émotion.*

Oui, je vois, je vois bien !... (*A part.*) Ça ne pouvait pas être Marguerite.

LÉOPOLDINE, *encore au fond.*

Je suis à toi, Jean-Paul. (*A un domestique qui l'accompagne.*) Vous voyez où je m'arrête. C'est ici que monsieur viendra me reprendre. (*Le domestique sort.*)

SCENE VII.

LÉOPOLDINE, JEAN-PAUL, THÉRÈSE, MARIE.

LÉOPOLDINE, *embrassant Jean-Paul.*

Si ma visite n'était pas attendue, vous deviez cependant compter sur mon souvenir... Je n'oublie jamais cet anniversaire... Mais comme elle est donc jolie, cette enfant ! (*A Marie.*) Je suis Léopoldine qui pense toujours à ta fête de naissance...

MARIE.

Léopoldine! Alors, c'est vous qui m'avez envoyé ma belle poupée... l'année dernière...

LÉOPOLDINE.

Oui. Veux-tu m'embrasser? Tu n'es pas mécontente de me voir?

MARIE.

Oh! non. Mais j'aurais bien aussi voulu voir maman...

LÉOPOLDINE.

Sa mère?

THÉRÈSE, *vivement à Léopoldine.*

Oh! pas un mot de Marguerite devant Jean-Paul; plus tard, quand nous serons seuls, je vous dirai... (*Haut.*) Vous avez donc reçu la lettre qui vous apprenait notre départ de Marienberg? (*Marie est allée près de son père.*)

LÉOPOLDINE.

Oui; et elle a fait du chemin pour me parvenir; car je voyage beaucoup... Et comme je suis de passage à Dresde avec mon mari...

JEAN-PAUL.

Votre mari?...

LÉOPOLDINE.

Restée libre avec un beau nom et une grande fortune, si je me suis mariée, Jean-Paul, c'est que j'aime et que je suis aimée; enfin, que je suis heureuse...

JEAN-PAUL.

Vrai? en ce cas, c'est pour nous une bien bonne nouvelle.

LÉOPOLDINE.

Oui, mais pour vous la donner, il fallait connaître votre demeure dans la ville, et je l'ignorais.. j'ai profité du moment où mon mari est en visite chez un de ses amis, pour prendre des informations. Le hasard m'a fait entrer chez un marchand où plusieurs de vos ouvriers s'occupaient d'une emplette... pour laquelle ils ont bien voulu accepter mes conseils.

MARIE, *avec joie.*

C'est pour moi! c'est mon bouquet de naissance.

ZAHN, *arrivant par le fond.*

Voilà les compagnons qui viennent pour fêter mamzelle Marie.

MARIE, *avec dignité.*

Eh bien! mademoiselle Marie va les recevoir. (*Elle sort par le fond.*)

ZAHN, *bas à Thérèse.*

Madame Thérèse, il y a quelqu'un là-haut pour vous.

THÉRÈSE.

Qui donc?

ZAHN.

C'est Brigitte... elle a pris par l'escalier de la cour... elle ne veut parler qu'à vous.

THÉRÈSE, *à elle-même.*

Brigitte! qui était allée à Mulrose... Mon Dieu! que peut-elle me vouloir? (*Elle monte chez elle.*)

SCENE VIII.

LÉOPOLDINE, JEAN-PAUL, MARIE, ZAHN, LES OUVRIERS.

(*Les ouvriers entrent par le fond; ils portent une jolie corbeille garnie de fleurs, et la présentent à Marie.*)

MARIE, *accourant et venant au milieu de la scène.*

Les voilà, papa! les voilà!...

L'UN DES OUVRIERS.

Salut tout le monde, et la compagnie. (*A Marie.*) Mamzelle Marie, pour votre jour de naissance nous ne vous ferons pas de compliment; les paroles... ça ne dit rien, c'est le cœur seul qui vaut tout... et le cœur de l'ouvrier, c'est comme cette corbeille.... pour savoir ce qu'il renferme, il faut regarder au fond.

MARIE.

Il n'y a donc pas que des fleurs là-dedans?

JEAN-PAUL.

Voyons, mon enfant, montre-nous tes richesses.

MARIE, *tirant successivement les objets de la corbeille.*

Un livre d'images!... un nécessaire!... un cœur en argent!... En voilà-t-i!! en voilà-t-il! c'est comme dans mon rêve... mais non pas tout à fait... il manque... (*Bas à Léopoldine.*) Il manque maman.

LÉOPOLDINE, *à part.*

Pauvre enfant!

JEAN-PAUL, *remerciant les ouvriers.*

Et le nom de chacun de nos compagnons est sur son cadeau! . Osbert!... Karl... Spack... Arnold.. Les braves gens!... il nous connaissent à peine et pas un n'a oublié cette enfant!

LÉOPOLDINE.

Il me semble, Marie, que tu n'as pas visité complétement la corbeille... il doit y avoir encore quelque chose.

MARIE.

Vous croyez!... alors, c'est donc tout au fond... (*Elle plonge*

la main dans la corbeille.) Mais oui... une petite boîte... (*Elle l'ouvre.*) Ah! vois donc, papa, les jolies boucles d'oreilles! comme ça brille!

JEAN-PAUL, *gaiement.*

Oh! ce n'est pas un cadeau de forgeron cela!

LES OUVRIERS.

Oh... nous sommes pas assez riches!

LÉOPOLDINE.

Non, Marie, cela te vient d'une personne qui t'aime depuis que tu es au monde, c'est de la part de madame la comtesse de Rhendorf.

JEAN-PAUL, *avec émotion.*

La comtesse de Rhendorf?

LÉOPOLDINE.

Mais la comtesse de Rhendorf, c'est moi, Jean-Paul.

JEAN-PAUL.

Vous! vous!..

LÉOPOLDINE, *souriant.*

Sans doute. (*Montrant Christian qui paraît au fond.*) Et voici monsieur le comte Christian de Rhendorf, mon mari... (*Elle va au-devant de lui.*)

JEAN-PAUL, *à lui-même.*

Lui! chez moi...

MARIE, *inquiète, à son père.*

Mais qu'est-ce que tu as donc?

JEAN-PAUL, *à sa fille.*

Rien, rien, mon enfant... (*Aux ouvriers.*) Allez, mes amis, tout à l'heure j'irai trinquer avec vous. Zahn en attendant vous fera les honneurs. (*A sa fille.*) Va, Marie, va, tu ne peux pas rester ici... (*Un ouvrier prend Marie dans ses bras, et ils sortent tous par la gauche en criant.*) Vive mademoiselle Marie!... (*Jean-Paul, tout en éloignant sa fille, jette des regards de colère vers Christian.*)

SCENE IX.

JEAN-PAUL, LÉOPOLDINE, CHRISTIAN.

CHRISTIAN, *à Léopoldine, en descendant la scène.*

Vous avez désiré que je vinsse vous trouver dans cette maison, vous savez que nous sommes attendus... que le temps nous presse...

LÉOPOLDINE.

Je suis à vous... mais je ne puis partir sans embrasser ma bonne mère Thérèse... je vous laisse avec mon ami d'enfance... mon frère... avec Jean-Paul Berghen...

CHRISTIAN, *à part.*

Jean-Paul.

LÉOPOLDINE.

Je ne vous demande que quelques minutes... (*Elle monte à gauche, chez Thérèse.*)

SCENE X.

CHRISTIAN, JEAN-PAUL.

JEAN-PAUL, *après la sortie de Léopoldine, a pris une résolution et va fermer la porte du fond; revenant à Christian.*

Pardon, monsieur... une question... Y a-t-il en Allemagne deux hommes qui portent le titre et le nom de comte de Rhendorf?

CHRISTIAN.

Je porte seul ce titre et ce nom, monsieur...

JEAN-PAUL, *à part.*

Ah! c'est bien lui... (*Haut.*) J'avais promis à ma mère de ne vous pas chercher, monsieur, et de laisser faire la justice de Dieu... mais si, après quatre ans, elle met en face l'un de l'autre l'offenseur et l'offensé, c'est pour que le sang paye les larmes, pour que la mort rachète enfin la honte.... Vous vous nommez Christian de Rhendorf... vous êtes chez moi, j'ai le droit de vous tuer. (*Il saisit un marteau de forge.*)

CHRISTIAN.

Pour satisfaire un ressentiment légitime, vous oubliez qu'on ne frappe pas un ennemi sans défense... L'homme d'honneur outragé se venge et n'assassine pas... (*Jean-Paul laisse tomber le marteau; Christian continue.*) Oui, je suis Christian de Rhendorf, et ma vie est à vous... je viendrai vous l'offrir aujourd'hui. A deux heures madame la comtesse aura quitté la ville... à deux heures je vous attendrai à la lisière du bois qui borde la route de Wilberg... à quelques pas de cette maison... je serai là avec des armes... Pour être différée, votre vengeance n'en sera pas moins certaine. (*En ce moment Thérèse et Léopoldine descendent l'escalier à gauche.*) Mais elle n'aura pas pour témoins une jeune femme... une vieille mère. N'acceptez-vous pas, monsieur, le rendez-vous que je vous donne?

JEAN-PAUL.

Je l'accepte!...

SCENE XI.

LES MÊMES, THÉRÈSE, LÉOPOLDINE.

LÉOPOLDINE, *allant à Jean-Paul.*

Adieu, Jean-Paul! (*A Christian.*) Je suis à vous, mon ami. (*Elle va embrasser Thérèse.*)

JEAN-PAUL, *à demi-voix.*

A deux heures, monsieur...

CHRISTIAN, *de même.*

A deux heures! (*Il va prendre la main de Léopoldine et sortent par le fond; Thérèse les suit des yeux.*)

SCÈNE XII.

THÉRÈSE, JEAN-PAUL.

THÉRÈSE, *à part.*

Oh! il est parti!...

JEAN-PAUL.

Ma mère, savez-vous le nom de cet homme?

THÉRÈSE.

Oui! Léopoldine vient de me l'apprendre.

JEAN-PAUL.

Léopoldine?... C'est à cause d'elle que Christian de Rhendorf a pu sortir vivant d'ici... mais je me vengerai, ma mère, je ferai justice...

THÉRÈSE.

Non! Jean-Paul... tu ne feras pas ce que tu as résolu de faire; aujourd'hui la vengeance serait une offense à Dieu... un sacrilége...

JEAN-PAUL, *étonné.*

Aujourd'hui?

THÉRÈSE, *des larmes dans la voix et dans les yeux.*

Pour nous, c'est le jour de la prière; pour toi, ce devrait être le jour du pardon.

JEAN-PAUL.

Je ne vous comprends pas, ma mère... pourquoi pleurez-vous?

THÉRÈSE.

Brigitte est ici, mon garçon...

JEAN-PAUL, *avec indifférence.*

Ah! Brigitte était à Marienberg quand nous en sommes partis... pourquoi n'y est-elle pas restée?

THÉRÈSE.

Tu te trompes... Brigitte ne vient pas de Marienberg... elle arrive de Mulrose.

JEAN-PAUL, *avec émotion.*

De Mulrose?

THÉRÈSE.

Oui, elle était auprès de cette malheureuse Marguerite, qu'elle ne devait plus quitter.

JEAN-PAUL.

Alors, que vient-elle faire ici? Que veut-elle? Parlez, mais parlez donc, ma mère...

THÉRÈSE, *montrant un crêpe noir.*

Tiens, Jean-Paul, voilà le signe de deuil que tu as porté quand ton père me laissa veuve, et toi orphelin.

JEAN-PAUL, *avec anxiété.*

Je sais, ma mère... je sais... mais pourquoi ce crêpe? Nous n'avons à porter le deuil de personne, Dieu merci.

THÉRÈSE.

Je ne te dirai pas ce que tu devrais faire... toi qu'on a tant offensé... mais, vois-tu, c'est ton devoir d'attacher ce crêpe au cou de ta fille.

JEAN-PAUL.

Au cou de Marie? Mais pourquoi donc?

THÉRÈSE.

Parce que Marie est orpheline, à présent.

JEAN-PAUL, *frappé mais commandant son émotion.*

Ah! Marguerite est morte!

THÉRÈSE.

Et voici ce qu'elle lègue à ta fille... (*Elle lui présente un portefeuille.*) Ce portefeuille renferme la dot que Marguerite reçut de son père, alors qu'elle était une bonne et honnête jeune fille.

JEAN-PAUL, *qui a pris le portefeuille.*

Oui; sa dot que je lui avais rendue... et puis une mèche de ses cheveux, voilà tout. Allons, elle a du moins respecté son enfant! (*Donnant le portefeuille à Thérèse.*) C'est vous, vous-même qui donnerez cela à Marie... C'est vous aussi qui lui direz que sa mère... moi, je ne veux pas lui en parler... Dites bien à Marie qu'elle ne m'en parle jamais... (*A part.*) Morte!!

THÉRÈSE.

Jean-Paul, Marie ne voudra pas me croire, peut-être.

JEAN PAUL.

Ne pas vous croire?...

THÉRÈSE.

Dame! quand notre voisin Bernard à Marienberg est revenu de ce voyage pendant lequel il avait perdu sa femme, Marie a bien remarqué qu'il portait un crêpe à son chapeau... elle m'a demandé pourquoi, et je lui ai dit que c'était l'usage quand on a perdu quelqu'un de sa famille... Elle a bonne mémoire cette enfant-là... Comment lui ferai-je comprendre... que c'est bien sa mère... que c'est bien ta femme qui est morte, si elle ne voit pas sur toi le signe du deuil?

JEAN-PAUL.

Vous voulez que...

THÉRÈSE.

Je ne te commande rien... je ne te conseille rien, Jean-Paul... Mais cette femme si coupable... était bonne mère... et à cette pauvre défunte tu ne peux pas refuser les prières et les larmes de son enfant.

JEAN-PAUL, *prenant le crêpe.*

Oui, elle aimait bien Marie. (*Sans rien dire, il attache le crêpe à son chapeau.*)

THÉRÈSE.

C'est bien, Jean-Paul, ce que tu fais là... mais ce qui serait mieux encore, ce serait la prière, le pardon.

JEAN-PAUL, *tombant à genoux.*

Mon Dieu! pardonnez-lui! Moi... je ne peux pas! je ne peux pas!

SCENE XIII.

JEAN PAUL, THÉRÈSE, MARIE.

MARIE, *revenant par la gauche et fermant vivement la porte.*

Là! je suis en sûreté, à présent!

THÉRÈSE.

Qu'as-tu donc, Marie?

MARIE.

J'ai eu peur... voilà tout...

JEAN-PAUL, *se relevant.*

Peur!... et de qui, mon enfant?

MARIE.

D'un vilain pauvre... à qui j'ai fait l'aumône par-dessus la haie du jardin... il a étendu les bras comme pour m'emporter.

THÉRÈSE.

Et les compagnons?

MARIE.

Ils n'étaient plus là...

JEAN-PAUL.

Ah!... où sont-ils donc?

MARIE.

Zahn les a tous emmenés au temple...

THÉRÈSE.

Nous aussi, Marie, nous devons aller au temple... nous devons prier pour... quelqu'un.

MARIE, *regardant Jean-Paul.*

Pour qui donc?

JEAN-PAUL.

Ta mère Thérèse te le dira. (*Il l'embrasse avec effusion.*) Va,

mon enfant! mais reviens, reviens bien vite... Vous entendez, ma mère, ramenez-la-moi aussitôt que votre prière sera dite... Chère enfant! je crois que je ne l'ai jamais tant aimée!...

SCENE XIV.

JEAN-PAUL, *seul.*

Et sa mère, sa mère morte! elle est morte! et il y a quinze jours, à Mulrose, je l'ai vue... je lui ai parlé... Oui, c'est lui, cet infâme, qui par son abandon a tué Marguerite; je disais bien qu'il me vengerait... mais quelle vengeance! (*Regardant le portefeuille qui est sur la table.*) Elle a du moins pensé à sa fille en mourant... mais, rien qu'à Marie... pour moi, pas un mot de regret... pas un témoignage de repentir... aucun souvenir, aucun!... (*Pendant ces derniers mots Brigitte est sortie de la chambre de Thérèse; elle descend l'escalier et s'approche de Jean-Paul.*)

SCÈNE XV.

JEAN-PAUL, BRIGITTE.

BRIGITTE, *avec hésitation.*

Maître Jean-Paul!

JEAN-PAUL.

Hein? qui est là?

BRIGITTE.

C'est moi, Brigitte.

JEAN-PAUL.

Ah! oui!... C'est toi qui a remis ce portefeuille à ma mère...

BRIGITTE.

De la part de madame Marguerite... j'ai aussi quelque chose à vous donner...

JEAN-PAUL.

A moi! de sa part?

BRIGITTE.

Vous avez eu sa dernière pensée...

JEAN-PAUL.

Crois-tu bien ce que tu me dis là, Brigitte?

BRIGITTE.

Devant Dieu, je vous le jure.

JEAN-PAUL.

Au fait... maintenant, à quoi servirait le mensonge? D'ailleurs, quand cette malheureuse femme est morte, tu étais là. Elle t'aimait bien, Brigitte... c'est toi qui auras reçu son dernier soupir...

BRIGITTE.

Non, maître Jean-Paul, personne... n'était près d'elle.

JEAN-PAUL.

Comment! ce n'est pas après avoir épuisé tous les soins, tous les secours pour la sauver...

BRIGITTE.

Aucun soin... aucun secours...

JEAN-PAUL.

Ce n'est pas possible, Brigitte...

BRIGITTE.

Madame Thérèse ne vous a donc pas dit...

JEAN-PAUL.

Elle m'a dit : Marguerite est morte .. Voilà tout ce que j'ai entendu...

BRIGITTE.

Eh bien ! le jour même où vous êtes venu à Mulrose... le jour où cédant à ses prières, vous vous êtes arrêté devant ses fenêtres pour lui montrer Marie qu'elle ne pouvait plus voir...

JEAN-PAUL.

Que veux-tu dire ?

BRIGITTE.

Un éclair avait brûlé ses yeux... elle était aveugle !

JEAN-PAUL.

Oh ! mon Dieu !

BRIGITTE.

Malgré son malheur, dont je fus seule instruite, elle voulut partir, quitter Mulrose le jour même... Je l'emmenai à dix lieues de là, dans une auberge qu'elle-même me nomma. Elle s'y était arrêtée autrefois et la connaissait bien. Oh! oui, trop bien; elle me désigna le logement qu'elle voulait occuper....... Une chambre, dont la fenêtre avec balcon, donnait sur le fleuve... Durant une semaine, je passai près d'elle les jours et les nuits... puis, la fièvre s'étant calmée, le soir du huitième jour, je consentis à prendre du repos. Le lendemain, au point du jour, quand j'entrai chez elle, il n'y avait personne, la fenêtre était ouverte, et je vis, attaché au bord du balcon, un petit mouchoir de cou qui avait appartenu à madame Marguerite.

JEAN-PAUL.

Le suicide! oh ! malheureuse ! le suicide !... c'est de désespoir qu'elle est morte.

BRIGITTE.

J'ai trouvé sur sa table ce papier sur lequel la pauvre aveugle avait, en tremblant, écrit votre nom.

JEAN-PAUL, *ouvrant le papier.*

Mon nom! une bague... son anneau de mariage. (*Il lit.*) « Pardonne-moi, Jean-Paul, j'ai bien souffert, et je meurs en te » bénissant, toi qui as sauvé notre enfant. » — Oh! Marguerite! Marguerite! (*Il tombe sur un siége, s'accoude sur la table, cache sa tête dans ses mains et sanglotte. Deux heures sonnent.*) Il m'attend, lui!... le bourreau de celle que j'ai tant aimée... Ma mère! Marie! priez, priez pour Marguerite... Si Dieu est juste, je la vengerai! (*Il sort en courant par la droite.*)

BRIGITTE.

Pauvre homme! on dirait que sa tête se perd! Où va-t-il? je devrais le suivre peut-être.

SCÈNE XVI.

BRIGITTE, ZAHN.

(*On voit passer rapidement au fond quelques personnes effrayées. Brigitte est demeurée au fond. Zahn accourt du dehors, pâle, tremblant, effaré. Il entre sans voir personne et vient tomber sur une chaise.*)

ZAHN, *entrant.*

Ah! mon Dieu! ah! mon Dieu! ah! mon Dieu!

BRIGITTE.

Eh! bien, Zahn, qu'est-ce que vous avez donc?

ZAHN.

Ce que j'ai... Ah! mamzelle, vous avez bien manqué de me perdre.

BRIGITTE.

Je ne vous comprends pas; voyons, d'où venez-vous?

ZAHN.

Du temple, où un malheur vient d'arriver... Il y avait foule, c'était l'heure du prêche. Tout à coup quelques petites pierres se détachent de la voûte, ceux qui les reçoivent sur la tête poussent des cris; naturellement les autres s'effrayent... on s'imagine que le temple tout entier va s'écrouler... Alors, c'est à qui sortira le premier; on se bouscule, on s'écrase, et, pour comble de désordre, les filous et les vauriens, qui profitent toujours de ces occasions-là pour faire de mauvais coups... se ruent sur le pauvre monde qui est renversé, blessé ou tué, avant d'avoir pu gagner la porte de la rue!

BRIGITTE.

Mais madame Thérèse et Marie étaient au temple; dans cette foule, dans ce désordre, vous ne les avez pas retrouvées?...

ZAHN.

Non, je n'ai retrouvé que moi, et ça n'a pas été sans peine...

(*En ce moment on voit passer la foule qui court en criant. Zahn et Brigitte remontent au fond.*) Tenez, voyez tout ce monde qui court, qui se sauve !

BRIGITTE.

Oh ! mais je veux aller, je veux savoir !... (*Elle sort et aperçoit Mme Thérèse.*)

ZAHN, *à Brigitte.*

Oh ! n'y allez pas, madmoiselle Brigitte, n'y allez pas...

BRIGITTE, *à la porte.*

Ah ! voilà madame Thérèse...

SCENE XVII.

LES MÊMES, THÉRÈSE.

(*Elle paraît sur le seuil de la porte et s'y arrête comme si elle ne pouvait à peine parler ni se soutenir; son visage exprime la plus vive anxiété.*)

THÉRÈSE,

Marie est revenue, n'est-ce pas ?

ZAHN *et* BRIGITTE.

Non, madame ! non...

THÉRÈSE.

Personne ne l'a vue...

BRIGITTE *et* ZAHN.

Personne... (*Jean-Paul entre par la porte de la forge, l'épée à la main; il s'appuie sur la table et laisse tomber l'épée.*)

THÉRÈSE, *regardant autour d'elle.*

Comment ! Marie n'est pas ici ?

BRIGITTE *et* ZAHN.

Mais non, madame...

THÉRÈSE, *avec désespoir, à Jean-Paul.*

Oh ! Jean-Paul ! Marie est perdue ! on me l'a volée.

JEAN-PAUL, *à Thérèse.*

Volée ! Marie ! ma fille ! Oh ! je la retrouverai, moi, je la retrouverai. (*Il va pour sortir, mais il trouve sur le seuil de la porte un officier suivi de quelques soldats.*)

L'OFFICIER, *à Jean-Paul.*

Vous êtes Jean-Paul Berghen ?

JEAN-PAUL.

Oui, monsieur !

L'OFFICIER.

Vous venez de tuer un homme en duel, et je vous arrête!

JEAN-PAUL.

Arrêté ! moi ! c'est impossible !... (*Il veut sortir.*)

L'OFFICIER, *étendant la main.*

Je vous arrête !...

JEAN-PAUL, *avec désespoir.*

Oh ! mon enfant ! mon enfant !...

ACTE IV.

La cour d'une pauvre auberge à l'entrée de Leipsick. — A droite l'habitation avec un banc de pierre à la porte ; à gauche, l'entrée d'une petite salle où l'on boit. — Au fond, le mur et la porte ouvrant sur la rue.

SCENE I.

KLETTE, PASSANTS.

(*Klette est debout sur le seuil de l'habitation, elle regarde passer dans la rue des porte-balles et des montreurs de curiosités qui se dirigent de gauche à droite.*)

KLETTE.

Encore des arrivants ! Eh bien ! il y en aura à Leipsick des marchands forains et des amusements de toute sorte pour les grandes fêtes de Pâques. On ne pourra jamais loger tout ça dans la ville... Alors il faut espérer que quelqu'un s'arrêtera chez nous. Non, personne... Excepté cet étranger qui s'est fait servir un si modeste déjeuner dans la petite salle, nous ne verrons personne ici ; et mes pauvres petits enfants qui comptaient sur des cadeaux de Pâques ! Tous les autres en auront ; les miens, il faut qu'ils y renoncent. (*Pendant ces derniers mots, Évrard est sorti de la salle à gauche.*)

SCÈNE II.

ÉVRARD, KLETTE.

ÉVRARD.

Vous vous trompez, dame Klette, vos enfants auront aussi leur part de la fête. (*Lui donnant une pièce de monnaie.*) Prenez là-dessus le prix de mon déjeuner, le reste est pour eux !

KLETTE.

Un double frédérick d'or. (*Elle regarde attentivement Évrard.*) Pardon, monsieur, mais vous n'êtes pas un inconnu pour moi.

ÉVRARD.

On me nomme Évrard !

KLETTE.

C'est bien cela, un habile médecin.

ÉVRARD.

Non, un simple pasteur de village, à quelques lieues de Leipsick, qui a demandé à la médecine les moyens de soulager les souffrances du corps pour arriver plus sûrement à la guérison des douleurs de l'âme.

KLETTE.

C'est vous qui êtes venu ici il y a six mois, et qui m'avez donné une si bonne consultation pour mon petit André... Je ne peux pas oublier cette date-là... c'était le lendemain du jour où l'on amena chez nous notre pensionnaire... la seule que nous ayons jamais eue... Sans reproche, ce n'est pas celle-là qui pouvait nous enrichir.

ÉVRARD.

Je me rappelle parfaitement cette infortunée... Où est-elle à présent?

KLETTE.

La voici, monsieur le pasteur! (*Klette montre à Évrard Marguerite aveugle qui sort de la maison et vient silencieusement s'asseoir sur le banc qui est près de la porte.*)

SCENE III.

ÉVRARD, KLETTE, MARGUERITE.

KLETTE, *au pasteur.*

C'est tous les jours là sa place!

ÉVRARD, *à Klette.*

Braves gens, vous l'avez gardée?

KLETTE.

A votre intention: notre enfant vous devait la vie... c'était notre seul moyen de nous acquitter envers vous.

ÉVRARD.

Mais le silence qu'elle gardait alors sur son passé, l'a-t-elle enfin rompu?

KLETTE.

Mon Dieu, non... l'homme qui conduisait un bateau de marchandises et qui l'a déposée chez nous, après l'avoir retirée mourante des eaux de l'Elster, n'avait eu le temps de faire aucune recherche... Nous avons eu beau interroger cette malheureuse femme, elle ne veut se recommander de personne, et personne n'est venu la réclamer.

ÉVRARD.

Ainsi, sans vous, elle serait tout à fait abandonnée?

KLETTE.

Le plus terrible, c'est que Guillaume, mon mari, commence à s'apercevoir que c'est bien lourd, une personne de plus à notre charge... Dame, quand on a déjà trois petits enfants... Aussi, Guillaume veut que je lui fasse entendre qu'elle est de trop ici... Oh! ça me brise le cœur.

ÉVRARD.

Rassurez-vous, bonne Klette, je vous épargnerai cette douleur-là... Je ne suis venu ici que pour m'informer de votre pensionnaire et lui offrir asile et protection chez une riche et noble jeune dame.

KLETTE, *avec joie.*

En vérité! (*Allant à Marguerite.*) Vous entendez, Marguerite?

MARGUERITE.

Non, je sais que vous parlez à quelqu'un, mais je n'écoutais pas.

KLETTE.

C'est le pasteur Evrard, un digne homme qui vient exprès pour vous... écoutez-le bien, il ne peut vouloir que votre bonheur... je vous laisse ensemble... je retourne auprès de mes enfants, les chers petits... Je vais les rendre bien joyeux... Grâce à vous, pour eux aussi, il y a une fête de Pâques. (*Elle entre dans la maison.*)

SCENE IV.

EVRARD, MARGUERITE.

MARGUERITE, *avec inquiétude.*

Ce pasteur qui vient exprès pour moi, que me veut-il?

ÉVRARD.

Je vais vous le dire, madame.

MARGUERITE, *frappée d'un souvenir et se levant.*

Ah! je connais, cette voix!

ÉVRARD.

Oui, vous l'avez déjà entendue, ici même, il y a six mois.

MARGUERITE.

Six mois... tant que cela?... c'est possible... je ne me rends plus compte du temps.

ÉVRARD.

Alors, pauvre femme, votre silence laissait à douter si c'était un malheureux accident ou le coupable effet de votre volonté qui avait mis vos jours en péril... Dieu me permit de deviner la vérité, et j'eus le bonheur, en vous donnant les premiers soins,

de vous inspirer assez de confiance pour obtenir de vous une religieuse promesse!

MARGUERITE.

Oui, je me rappelle bien vos paroles: sans me tourmenter comme les autres pour connaître les secrets de ma fatale destinée, vous m'avez prouvé que le suicide était un crime, vous m'avez dit que la mort n'était pas une expiation, et je me suis résignée à vivre!

ÉVRARD.

Eh bien! c'est la récompense de cette résignation que je viens vous apporter.

MARGUERITE.

Une récompense, à moi?

ÉVRARD.

C'est au moins un terme à votre misère... un soulagement pour ceux qui vous ont recueillie; veuillez m'entendre, Marguerite; car je ne vous connais que ce nom... c'est le seul que vous ayez voulu dire.

MARGUERITE.

On ne saura que celui-là!

ÉVRARD.

L'hospitalité, et les soins que vous avez reçus ici, prouvent que les plus pauvres ne sont pas les moins charitables... pourtant, parmi les riches, il est aussi beaucoup d'âmes généreuses... si elles ne soulagent pas un plus grand nombre de souffrances, c'est, presque toujours, parce qu'on ne leur dit pas : Voilà où est le malheur... Par moi-même, je ne pourrais rien, pour vous... Je me dois tout entier aux pauvres de mon village... mais, en ce moment, dans cette ville, il y a une jeune dame, cruellement éprouvée elle-même, qui m'a donné la mission de découvrir et de lui signaler une grande infortune à réparer.

MARGUERITE.

Et vous vous êtes souvenu de moi, monsieur?

ÉVRARD.

Oui, moi qui dois à tous la même sympathie, j'éprouve pour votre malheur un intérêt auquel il m'est encore plus doux de céder. J'ignore qui vous êtes, Marguerite. Je ne cherche pas à pénétrer les secrets que vous voulez cacher; mais il me semble que je suis destiné par la Providence à rendre le calme à votre esprit, la joie à votre cœur et le repos à votre âme!

MARGUERITE.

Ah! dans ce monde, c'est impossible, monsieur, c'est impossible!

ÉVRARD.

Erreur ou non, Marguerite, c'est un pressentiment qui m'a fait penser à vous dès que j'ai connu les généreuses intentions de la comtesse de Rhendorf.

MARGUERITE, *avec saisissement.*

La comtesse de Rhendorf!

ÉVRARD.

C'est ainsi que se nomme la jeune dame chez qui je vais vous conduire aussitôt que vous aurez remercié la bonne Klette et embrassé ses enfants.

MARGUERITE, *cherchant à maîtriser son émotion.*

Chez... chez la comtesse de Rhendorf... Je n'irai pas, monsieur, je n'irai pas.

ÉVRARD.

Et pourquoi? la connaissez-vous donc?

MARGUERITE.

Oh! non, je ne la connais pas.

ÉVRARD.

Ainsi, c'est sans motif que vous repoussez le cœur qui vient à vous?

MARGUERITE.

Oui... sans motif... Je n'en ai pas... je n'en ai aucun!

ÉVRARD.

Eh bien, alors...

MARGUERITE.

C'est égal, je refuse: elle n'a pas le droit de m'imposer ses bienfaits... elle, ni personne... Mon Dieu, je ne demande pas de protection... moi... Qu'on me laisse sans pain et sans asile... Enfin, qu'on me laisse mourir.

ÉVRARD.

Votre agitation me défend de rien ajouter... Je vous quitte pour ne pas insister davantage... il faut vous donner le temps de recouvrer le calme et de réfléchir... je reviendrai ce soir... J'ai une autre mission à remplir auprès d'un pauvre prisonnier qui, je l'espère, sera bientôt libre... Adieu, Marguerite; vous accepterez ce soir ce que vous refusez maintenant. (*Il sort par le fond, et au même moment Klette reparaît sur le seuil de sa porte.*)

SCENE V.

MARGUERITE, KLETTE.

KLETTE, *à elle-même.*

Elle refuse!

MARGUERITE, *à part.*

Ni ce soir, ni jamais !

KLETTE, *à Marguerite.*

Ce que vous faites là, ce n'est pas bien, Marguerite.

MARGUERITE.

Klette, vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir...

KLETTE.

Si, je sais que c'est mal, pour vous d'abord, dont l'avenir se trouvait assuré... et puis, pour moi, qui n'aurais pas eu le chagrin de vous apprendre ce que Guillaume veut que je vous avoue... car lui, il n'en a pas le courage.

MARGUERITE.

Mon Dieu ! qu'est-ce donc ?

KLETTE.

Pardonnez à notre pauvreté ce qu'elle me force à vous dire, Marguerite, mais le peu de bien que nous avons pu vous faire... nous ne pouvons plus le continuer... il faut que vous acceptiez la proposition du pasteur.

MARGUERITE.

Jamais ! jamais !

KLETTE.

Ou bien, que vous nommiez quelqu'un qui vous réclame.

MARGUERITE.

Nommer quelqu'un ? non, je vous l'ai dit, je ne connais personne.

KLETTE.

Eh bien, alors, restez ici ; mais, au moins, venez-nous en aide.

MARGUERITE.

Moi ! Et comment le pourrais-je ?

KLETTE, *avec hésitation.*

Guillaume prétend que dans un pareil malheur on n'a pas le droit d'être fière... et que la charité,..

MARGUERITE.

Mendier ! mendier !

KLETTE, *avec bonté.*

Il est bien entendu que les jours où vous ne recevrez rien, vous trouverez toujours chez nous bon asile et bon accueil. (*Avec élan.*) Ah ! mais, non ! non ! c'est une mauvaise pensée que Guillaume a eue là ! C'est une mauvaise action que de vous en parler... Mettez que je n'ai rien dit, Marguerite... nous ferons comme nous pourrons... faut espérer que la Providence ne nous abandonnera pas... vous resterez notre pensionnaire, et, sans condition... Entendez-vous, sans condition...

MARGUERITE.

Non, bonne Klette, votre mari à raison, je ne puis m'acquitter envers vous qu'en faisant ce que vous me dites. Je mendierai!... La seule grâce que je vous demande, c'est de recevoir ici, chaque jour, l'aveugle mendiante, de lui donner une place, un coin, sous votre toit, car nulle part, voyez-vous, je ne pourrais être aussi bien que chez vous... Vous avez des enfants, Klette, et j'aime tant les enfants !

KLETTE.

Oh ! Marguerite, vous avez été mère ?

MARGUERITE.

Oui... mais, pas assez bonne mère, hélas ! Pardon, Marie, ma petite Marie.

KLETTE.

Cette enfant, vous avez eu le malheur de la perdre ?

MARGUERITE, *avec douleur.*

Je l'ai perdue !

ROSALBA, *au fond, sans être vue.*

C'est bien ici *A la Mère de famille ?*

MARGUERITE, *à Klette.*

Ah ! voilà du monde qui vous arrive : recevez-le, Klette ; moi, je vais embrasser les enfants, puis je commencerai ma première journée de mendiante. (*Elle rentre dans la maison.*)

SCENE VI.

KLETTE, ROSALBA, SOLIMAN, ALCINDOR.

KLETTE.

Donnez-vous la peine d'entrer. Si madame veut une chambre particulière !...

ROSALBA.

Non, de l'air, le grand air... c'est ce qui nous convient, à nous autres chanteurs d'opéra !

SOLIMAN, *montrant la salle à gauche.*

Nous serons très-bien dans cette salle. Servez-nous du meilleur, si vous en avez ! (*Klette sort.*)

ALCINDOR, *à Rosalba.*

Et pas d'eau, surtout, nous n'en consommons plus.

SOLIMAN.

Ah çà, belle cantatrice enrhumée, pourquoi diantre as-tu voulu t'arrêter dans cette cassine ?

ROSALBA.

Ingrats ! je vous ai conduits à la fortune.

ALCINDOR.

Bah ! c'est ici qu'elle loge... Elle ne doit pas en avoir pour cher de loyer.

ROSALBA.

Ce n'est qu'un pied-à-terre. Elle m'a donné rendez-vous ici.

SOLIMAN.

La fortune ?

ROSALBA.

Dans la personne de notre ancien camarade Robin l'Écossais.

ROBIN, *entrant, et à part.*

On parle de moi...

ALCINDOR.

Robin... le gueux qui nous chippé la caisse, tu l'as retrouvé ?

SOLIMAN.

Et il va venir ici ?... Fameuse occasion... Il faut le faire empoigner.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ROBIN.

ROBIN, *frappant sur l'épaule de Soliman.*

Hein ? empoigner...

TOUS LES TROIS.

Robin !!

ROBIN.

Moi... un ami... pour une distraction... J'ai oublié de ne pas emporter quelque chose... Ça peut arriver à tout le monde, en déménageant. (*Changeant de ton.*) Y a-t-il longtemps que nous ne nous sommes vus ! Eh bien ! est-ce que nous ne nous étreignons pas un peu ?

SOLIMAN, *avec fierté.*

Rends l'argent, je te rendrai mon estime.

ROBIN.

Elle ne serait pas chère... Savez-vous ce qu'il y avait dans votre caisse ?... Trois livres quinze sous de France.

ALCINDOR, *à part.*

Je ne croyais pas avoir laissé tant que ça !

SOLIMAN.

Imprudent !...

ROBIN.

Et c'est pour une pareille misère que nous briserions nos nœuds ? Allons donc... D'ailleurs, je vous apporte un trésor !...

ALCINDOR *et* ROSALBA.

Un trésor ?...

ROBIN.

Écoutez-moi... Il s'agit d'exciter l'admiration et de stimuler la générosité des épais habitants de cette ville... Rosalba m'a exposé votre métamorphose.

ROSALBA.

Oui, nous nous sommes faits chanteurs d'opéra.

ROBIN.

Je connais votre répertoire.

ALCINDOR.

Nous chantons des duos à nous trois.

SOLIMAN.

Ça va plus vite.

ROBIN.

L'opéra, voilà pour le burlesque. Mais tout cela ne suffit pas pour composer un spectacle... Il vous manque un élément... le plus important de tous... l'élément de terreur, d'épouvante... celui qui fait jeter les hauts cris et pleuvoir la monnaie... Ce moyen de terreur, l'espoir infaillible de la recette, c'est à moi que vous le devrez, il me suit... le voilà. Parais, Colibri! *(En ce moment, deux valets de saltimbanques amènent Marie, vêtue en saltimbanque.)*

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MARIE.

ALCINDOR, SOLIMAN *et* ROSALBA.

Une enfant!

ROBIN, *montrant Marie.*

Ça un enfant! non, messieurs et dames... C'est une automate... un jouet d'Allemagne qui se monte à vis... qui se ploie, qui se roule, qu'on jette en l'air et qu'on reçoit à bras tendus... ça peut tomber... ça ne se casse pas.

ROSALBA, *regardant Marie.*

L'amour d'enfant!

ROBIN.

C'est à moi... C'est ma fille. *(Marie fait un mouvement que réprime Robin.)* Si je ne vous en ai jamais parlé, c'est que je l'avais oubliée en nourrice... J'ai réparé mes torts. Je la lance dans le monde.

SOLIMAN.

Tu veux dire en l'air.

ROBIN.

Justement, mes amis... Si aux périlleux exercices de ce jeune enfant, vous ne voyez pas au moins deux ou trois femmes s'éva-

nouir, je consens à m'atteler gratis à votre charrette de bagages ou à porter la queue de la prima Dodudondonfriska.

ALCINDOR.

On peut toujours en essayer... le marché est accepté.

SOLIMAN.

La représentation aura lieu aujourd'hui, à midi, sur la grande place de Leipsick.

ROSALBA.

A midi... nous n'avons pas de temps à perdre pour rédiger notre programme.

ROBIN.

C'est ça, occupez-vous de celui-là... Je vais convenir du nôtre avec Marie.

KLETTE, *rentrant.*

Ces messieurs sont servis... (*Elle sort.*)

ROSALBA, ALCINDOR *et* SOLIMAN.

A table! à table... (*Ils entrent dans la salle à gauche.*).

ROBIN, *prenant Marie par la main et s'asseyant à droite.*

Tu as entendu, petite; il s'agira de travailler tout à l'heure.

MARIE.

Oui.

ROBIN.

D'ailleurs on ne te fatiguera pas... tu ne feras qu'un exercice, le nouveau que je t'ai dit.

MARIE.

Oh non... pas celui-là.

ROBIN, *sévèrement.*

Marie, c'est celui-là que je veux.

MARIE, *avec crainte.*

Je le ferai.

ROBIN.

Très-bien... nous voilà d'accord. (*Fausse sortie.*) Ah! j'oubliais... une recommandation .. Tout à l'heure, quand j'ai dit que tu étais ma fille... tu allais parler, me démentir peut-être... Ne t'en avise pas; dorénavant regarde bien dans mes yeux pour savoir ce que tu dois dire.

MARIE, *tremblante.*

Je m'en souviendrai.

ROBIN.

Ne tremble donc pas comme ça. (*Lui caressant le menton.*) Elle est très-gentille cette petite... on en fait ce qu'on veut.

SOLIMAN, *sur la porte de la salle, à gauche.*

Eh ! Robin ! nous t'attendons pour finir l'annonce.

ROBIN.

Voilà... (*A Marie.*) Allons, petite... viens boire un verre de vin... ça te ragaillardira.

MARIE.

Non... je voudrais de l'eau... rien que de l'eau.

ROBIN.

Tu sais bien qu'il n'y en a jamais sur nos tables... demandes-en par-là... à la cuisine. (*A Marguerite qui paraît.*) Dites donc, la mère ?

SCENE IX.

LES MÊMES, MARGUERITE.

MARGUERITE, *à la porte.*

Plaît-il ? c'est à moi que l'on parle ?

ROBIN.

Oui, donnez donc un verre d'eau à ma fille.

MARGUERITE.

A l'instant, monsieur... (*Elle sort à droite.*)

ROBIN.

Tu viendras nous rejoindre dans la salle, entends-tu, Marie, et n'y manque pas. (*Il sort à gauche.*)

MARIE, *après l'avoir suivi des yeux.*

Si je pouvais me sauver... (*Elle veut sortir par le fond et aperçoit les valets de Robin ; elle rentre vivement.*) Pas moyen... *Elle revient près de la table, les valets passent au fond.*)

MARGUERITE, *revenant avec un verre et un pot à eau.*

Venez, chère petite... car je ne sais pas où vous êtes... je n'y vois pas.

MARIE, *allant à Marguerite.*

C'est vrai ! pauvre femme ! elle est aveugle !

MARGUERITE.

Versez-vous, et buvez.

MARIE, *bas.*

Ce n'est pas la peine... je n'ai pas soif.

MARGUERITE.

Cependant... on demandait pour vous...

MARIE, *bas.*

J'ai menti... pour ne pas boire de vin.

MARGUERITE.

On ne vous y oblige pas à en boire, sans doute.

MARIE.

Mais si... pour que je ne pense pas à avoir peur en travaillant.

MARGUERITE.

Travailler... toi... mais quel âge as-tu donc?

MARIE.

Sept ans passés, madame.

MARGUERITE.

Sept ans! l'âge de Marie! (*Elle embrasse l'enfant.*) Mon Dieu! c'est pour ma fille, ce baiser!

MARIE.

Tiens! on embrasse donc encore les enfants?

MARGUERITE.

Tu demandes cela, pauvre petite... ah! c'est que tu n'as plus ta mère; mais quel est donc le travail qu'on impose à ton âge?

MARIE.

Je fais des tours... On me force à monter sur des choses bien hautes... bien hautes... qui tremblent sous moi... je vois tout qui tourne... ça me fait du bruit dans la tête... du rouge dans les yeux... et puis, je ne vois plus rien... Robin me dit: En bas, Colibri!... Je me laisse tomber... on crie elle va se tuer... mais Robin est adroit... Robin est fort... il me reçoit dans ses bras, et j'envoie des baisers à tout le monde.

MARGUERITE.

Chère petite victime!... ton père peut avoir le cœur de t'exposer ainsi?

MARIE.

Mais non... Robin n'est pas mon père.

MARGUERITE.

Au moins, ton père a consenti...

MARIE.

Du tout... il ne sait pas même où je suis.

MARGUERITE.

Comment! on t'a donc prise à ton père?

MARIE.

Oui... mais ne le dites pas.

MARGUERITE.

Où cela?

MARIE.

Bien loin... à Dresde où nous demeurions.

MARGUERITE.

A Dresde?

ROBIN, *rentrant et avec force.*

Dites donc, la belle altérée... C'est donc bien long à boire un verre d'eau? (*Il la fait passer devant lui.*)

MARIE.

Me voilà... J'ai fini. (*Robin examine Marguerite, et s'éloigne d'elle avec un geste de pitié.*)

MARGUERITE, *à elle-même.*

Et ne pouvoir rien pour cette enfant!

SOLIMAN, *rentrant avec Rosalba et Alcindor.*

La séance est levée... Notre annonce est assez caressante.

ALCINDOR.

Elle est étourdissante! stupéfico-terrifiante!

ROBIN.

Et la recette sera sublimo-écrasante!

SOLIMAN, *payant Klette.*

Vous voilà payée; en route pour la grande représentation.

TOUS.

En route. (*Rosalba, Alcindor, Soliman, sortent par le fond, Robin va les suivre, mais il s'aperçoit que Marie ne le suit pas. Robin revient sur ses pas.*) Eh bien... (*Appelant.*) Marie... (*L'apercevant.*) Qu'est-ce que tu fais là? tu vois bien que nous partons. Allons, marchons... (*Il la fait passer devant lui.*)

KLETTE.

Ne brutalisez donc pas cette enfant.

ROBIN.

Du tout... je ris... d'ailleurs, j'en fais ce que je veux, elle est à moi. (*Il sort.*)

SCÈNE X.

KLETTE, MARGUERITE.

KLETTE.

Il en a menti... un si méchant homme ne peut pas être le père de cette pauvre petite fille.

MARGUERITE.

Vous avez bien deviné, Klette... cet homme n'est pas son père.

KLETTE.

En vérité? Je disais ça sans le savoir... mais vous, est-ce que vous en seriez sûre?

MARGUERITE.

Oui, bien sûre... C'est elle-même qui me l'a avoué!

KLETTE.

Encore une enfant volée, comme cette pauvre petite à Dresde.

MARGUERITE.

A Dresde, dites-vous? Mais c'est justement à Dresde qu'on a ravi celle-ci à ses parents.

KLTTE.

Alors ce doit être la même... Nous pouvons bien le savoir... elle nous aura dit le nom de son père.

MARGUERITE.

Elle allait me l'apprendre... la présence de son bourreau lui a fermé la bouche... mais vous, Klette, le savez-vous donc ce nom?

KEETTE.

Je l'ai entendu dire par mon mari qui se trouvait à Dresde quand le malheur est arrivé... D'abord l'enfant se nommait Marie.

MARGUERITE.

Marie... Comme celle qui était là tout à l'heure.

KLETTE.

C'est la fille d'un maître forgeron.

MARGUERITE, *étonnée.*

D'un forgeron!

KLETTE.

Quant au pauvre père, il s'appelle... attendez donc (*En ce moment on entend la voix de Guillaume.*)

KLETTE.

Voilà, voilà Guillaume.

MARGUERITE, *à Klette.*

Vous dites que son père se nomme...

KLETTE

Jean... oui, c'est cela... Jean-Paul Berghen. (*Guillaume appelle dans l'intérieur, Klette s'empresse de rentrer.*)

SCÈNE XI.

MARGUERITE, *seule.*

(*Au nom de Jean-Paul, elle a été terrifiée, elle a voulu parler, sa voix s'est éteinte, enfin elle pousse un cri.*) Ah! (*Ses genoux fléchissent, elle s'affaisse sur elle-même; peu à peu la voix lui revient et elle dit avec une sorte de délire.*) Seigneur! Seigneur! C'était ma fille, ma fille volée à son père... Et je la tenais là dans mes bras.... et je ne savais rien !..... et mon cœur ne m'a rien dit... il ne m'a pas crié: C'est ta fille que tu as là!!! là!... je l'ai laissé partir!... (*Elle se relève.*) Je ne l'ai pas disputée à ces misérables qui vont la tuer... la tuer!... elle!... Marie... mon enfant... non!... je la leur reprendrai... Mon

Dieu! la lumière!!! Rendez-moi la lumière!!! Rien! la nuit... toujours la nuit!.. n'importe! C'est par là... par là qu'ils sont partis... (*Elle étend le bras vers le fond, parcourt fiévreusement le théâtre et cherche à tâtons la porte de la rue.*) Ah! voilà la route... Conduisez-moi, mon Dieu, à Leipsick!... à Leipsick!...

ACTE V.

Jardin d'une modeste habitation de campagne; à gauche, l'entrée de la maison; le jardin est fermé par une haie fleurie, à hauteur d'appui. Au milieu, une porte charretière encadrée de plantes grimpantes; un banc, à gauche. Au delà de la porte du fond, la route; à gauche, l'entrée d'un pavillon.

SCENE I.

LISBETH. (*Elle sort de la maison.*)

Je ne me suis pas trompée, j'ai bien entendu une voiture s'arrêter au bas de la côte, est-ce enfin mon frère qu'elle ramène. (*Apercevant Léopoldine qui paraît au fond.*) Mon Dieu, non, ce n'est pas encore lui.

SCENE II.

LISBETH, LÉOPOLDINE.

LÉOPOLDINE.

Le presbytère du pasteur Évrard?

LISBETH.

C'est ici, madame, je suis la sœur du pasteur Évrard; en son absence, c'est à moi qu'on s'adresse, et, pour le moment, mon frère n'est pas chez lui.

LÉOPOLDINE.

Je le sais! c'est à ma prière qu'il a entrepris un voyage dont le terme, je l'espère, est prochain.

LISBETH.

A votre prière, madame?

LÉOPOLDINE.

Ou plutôt, c'est à lui que revient le mérite d'une généreuse pensée à laquelle j'ai dû céder, car le docteur Évrard est à la fois mon médecin, mon conseiller et mon guide; la force et le courage qui me manquent, il me les donne; le peu de bien que je fais, il me l'inspire.

LISBETH.

Eh bien! alors, je crois savoir qui vous êtes, madame; j'ai l'honneur de recevoir la comtesse de Rhendorf?

LÉOPOLDINE.

Vous me connaissez?

LISBETH.

Nos pauvres aussi vous connaissent. Pas plus tard qu'hier, dans le village, j'ai distribué des aumônes en votre nom.

LÉOPOLDINE.

En ce cas, vous allez me dire à qui je puis être utile.

LISBETH.

Ici?

LÉOPOLDINE.

Oui... je n'y suis venue que parce qu'on m'y appelle... J'allais partir pour un long voyage.... peut-être quitter pour toujours l'Allemagne où rien ne me retient plus, quand j'ai reçu hier à Leipsick ce mystérieux billet. (*Le lisant.*) « Quelqu'un qui n'a » d'espoir qu'en vous, implore votre présence au presbytère du » pasteur Évrard. » Aussitôt, je me suis mise en route pour apporter mes secours et mon appui à la personne qui les réclame avec tant d'instance.

LISBETH.

Cette personne, je ne sais qui elle est!

LÉOPOLDINE.

Comment! je ne suis pas attendue ici par quelqu'un?

LISBETH.

Non, madame, à moins qu'il ne s'agisse de cette bonne vieille femme qui s'est présentée hier au soir... encore elle n'a demandé que le pasteur Évrard... Quand elle a su qu'il n'y était pas, elle s'en est retournée à Leipsick avec la jeune servante qui l'accompagnait.

LÉOPOLDINE.

Et cette bonne vieille est de ce pays?

LISBETH.

Non, madame, elle vient, au contraire, d'assez loin à ce que j'ai pu comprendre; elle paraissait bien triste et bien fatiguée... j'ai voulu la retenir, mais elle a refusé de rester, et m'a dit en pleurant je reviendrai demain.

LÉOPOLDINE.

Et elle n'est pas revenue?

LISBETH.

Oh! si fait, ce matin, mais, toute seule, alors... elle m'a de-

mandé de lui ouvrir la chapelle, où elle voulait aller prier.... c'était bien facile, il y a une porte qui donne dans la maison.

LÉOPOLDINE, *à elle-même.*

Une femme âgée qui pleure et qui prie.... ce doit être cette femme qui me demande, et, si j'en crois un pénible pressentiment, cette femme, c'est...

SCENE III.

LES MÊMES, THÉRÈSE,

THÉRÈSE, *paraissant sur le seuil de la porte.*

C'est moi, madame la comtesse !

LÉOPOLDINE.

Vous ? c'est vous, mère Thérèse ?

THÉRÈSE.

Je pensais bien qu'en signant ma lettre, vous n'y auriez pas répondu... je savais bien qu'en me présentant chez vous, vous ne pouviez pas me recevoir... N'osant pas aller à vous, je ne me suis pas nommée pour que vous vinssiez à moi.... j'ai besoin de vous parler, Léopoldine, et je viens de prier Dieu pour qu'il vous donne le courage de m'entendre.

LÉOPOLDINE, *à Lisbeth.*

Votre frère peut revenir d'un moment à l'autre... je désire être instruite de son arrivée avant qu'il ne soit ici.

LISBETH.

C'est facile, madame, je vais le guetter sur la route. (*Elle sort par le fond.*)

SCENE IV.

LÉOPOLDINE, THÉRÈSE.

THÉRÈSE.

Vous voulez bien m'écouter, ah ! je comprends que ça doit être pour vous un cruel sacrifice après ce qui s'est passé ; il faut bien, comme je vous l'ai écrit, que je n'aie d'espoir qu'en vous puisque je ne vous ai pas épargné le chagrin de nous retrouver ensemble !

LÉOPOLINE.

A vous, mère Thérèse, je n'ai rien à reprocher, ce sont les autres qui ont été coupables ; nous ne sommes que malheureuses nous.

THÉRÈSE.

Et bien malheureuses !... si vous saviez, dans un seul jour combien de coups nous ont frappé au cœur..... Marguerite, morte par le suicide, morte abandonnée... Marie, ma petite fille, perdue par moi... volée, presque sous mes yeux, dans le temple où nous étions allées prier pour sa mère... et lui, son



père, que j'ose à peine nommer devant vous; le malheureux père arrêté à la suite du duel et qui criait à ceux qui l'emmenaient : Laissez-moi retrouver mon enfant, et puis je viendrai me livrer, puis, vous me tuerez si vous voulez; mais on n'a pas voulu l'entendre, et je suis restée, seule, moi pauvre vieille sans force, pour courir à la recherche de mon enfant, sans énergie pour soutenir le courage du père au désespoir. Depuis six mois, voilà ma vie, Léopoldine! seule, toujours seule, pleurant ma fille perdue et mon fils prisonnier:

LÉOPOLDINE.

Oui, vous avez cruellement souffert.

THÉRÈSE.

Il dépend de vous que j'obtienne, non pas du bonheur, il n'y en à plus pour nous ; mais le moyen de détourner le nouveau malheur qui nous menace.

LÉOPOLDINE.

De moi ?

THÉRÈSE.

Entraîné d'abord dans les prisons de Dresde, Jean-Paul a été plus tard conduit à la geôle de Leipsick. Rassemblant le peu de force que l'âge et la souffrance m'avaient laissées, j'ai suivi mon pauvre enfant, j'ai demandé à genoux qu'il me fût permis de le voir; de l'embrasser ; il est au secret, m'a-t-on répondu, et personne ne peut communiquer avec lui. On m'a repoussée, moi, sa mère ; j'ai voulu voir les juges, pour leur dire que mon fils n'avait pas été un asssassin : les juges ont refusé de me recevoir; s'ils m'avaient entendue, ils n'auraient pas pu condamner Jean-Paul ; enfin l'avocat qui devait défendre mon fils m'assura qu'au point où en était le procès, votre désistement suffirait pour que Jean-Paul fût rendu à la liberté. On prétend que c'est votre devoir de poursuivre celui qui a tué le comte de Rhendorf. Mon Dieu ! c'est possible; mais mon devoir à moi, c'est d'implorer à vos pieds la grâce du coupable. Léopoldine , rappelez-vous que vous avez été mon enfant aussi; Léopoldine, c'est une mère à genoux qui demande qu'une sœur fasse grâce à son frère !

LÉOPOLDINE.

Avant que vous ne l'eussiez exprimé, j'avais exaucé le vœu de votre cœur!

THÉRÈSE.

Serait-il vrai?

LÉOPOLDINE.

Si vous n'avez pas trouvé au presbytère le pasteur Evrard, c'est qu'il est parti armé de mon désistement pour solliciter la mise en liberté de votre fils !

quel bon ange avait fait ouvrir les portes de ma prison! ce bon ange c'est vous!

THÉRÈSE.

Non, Jean-Paul, non!... s'il n'avait fallu pour racheter ta liberté que donner les quelques jours qui me restent, j'aurais avec bonheur payé ta rançon; mais la pauvre Thérèse n'avait pu rien obtenir; une autre personne...

JEAN-PAUL.

Une autre personne! vous me la nommerez?

THÉRÈSE.

Te la nommer... non... cette personne veut et doit rester inconnue pour toi!

JEAN PAUL.

Inconnue?

ÉVRARD.

Je vous l'avais déjà dit, monsieur Berghen... Acceptez le bienfait, gardez-en le souvenir au fond de votre cœur, mais n'essayez pas de découvrir votre bienfaitrice.

JEAN-PAUL, *à lui-même.*

Ma bienfaitrice! (*Haut.*) Quelle qu'elle soit, je bénis la main qui a brisé mes fers, car, à présent, je pourrai peut-être... (*Regardant sa mère comme s'il n'osait l'interroger.*) Ma mère, vous ne m'avez pas encore parlé de Marie, n'avez-vous donc rien découvert? Eh quoi! pas de nouvelles... pas de traces!

THÉRÈSE, *pleurant.*

Ni traces, ni nouvelles!

JEAN-PAUL.

Du courage... Regardez-moi, ma mère... je ne pleure pas et pourtant, je vais vous quitter!

THÉRÈSE.

Me quitter?

JEAN-PAUL.

Oui, pour chercher Marie... Si Dieu m'a laissé vivre, si une sainte femme m'a fait libre, c'est que je dois retrouver Marie... Oh! ma vie a un but, maintenant: je parcourrai la Saxe, la Prusse, toute l'Allemagne, s'il le faut, mais, je vous le dis, ma mère, je retrouverai Marie.

ÉVRARD.

Oui, monsieur Berghen! espérez, et si je puis vous aider dans vos recherches, comptez sur mon entier dévouement.

JEAN-PAUL.

Merci, monsieur, merci... Oh! je suis plein de courage... je partirai, aujourd'hui, tout à l'heure... Vous me pardonnerez,

ma mère, de donner si peu de temps à votre tendresse, mais vous auriez aussi tout quitté pour votre enfant!

THÉRÈSE.

Oui, mon ami, pars, et que Dieu te conduise... que je revoie Marie, ne fût-ce qu'un instant, que je l'embrasse, ne fût-ce qu'une fois, et j'aurai assez vécu, et je mourrai bien heureuse.

JEAN-PAUL.

Monsieur le pasteur, avant de me mettre en route, je veux, je dois remercier celle que mon cœur a devinée... Oh! rassurez-vous, son nom ne sortira pas de mes lèvres... Ce nom, ma main ne l'écrira pas; mais pour cette généreuse inconnue, je veux vous laisser une lettre, vous ne refuserez pas de vous charger de cette lettre.

ÉVRARD.

Non, monsieur Berghen, non...

JEAN-PAUL.

Merci!

ÉVRARD, *appelant.*

Lisbeth! Lisbeth! (*Lisbeth paraît.*) Conduis monsieur Berghen dans mon cabinet, vous trouverez là tout ce qu'il vous faut.

THÉRÈSE.

Je t'accompagnerai jusqu'à Leipsick.

JEAN-PAUL.

Oui, ma mère!

ÉVRARD.

Jusqu'au départ de votre fils, entrez ici, madame, et prenez au moins quelques instants de repos...

THÉRÈSE.

Tu me promets, Jean-Paul, de ne pas partir sans moi?

JEAN-PAUL.

Je vous le promets, ma mère! A tout à l'heure. (*Il sort à droite.*)

ÉVRARD, *à demi-voix, à Lisbeth.*

Avant de laisser partir mes hôtes, tu leur offriras...

LISBETH.

Une collation... j'y avais déjà songé.

ÉVRARD.

Bien, ma sœur, bien! (*Thérèse et Lisbeth entrent dans la maison à gauche.*)

SCENE VII.

ÉVRARD, *puis* MARGUERITE *et* MARIE.

ÉVRARD, *regardant sortir Jean-Paul.*

Pauvre père! (*Evrard tire un livre de sa poche, s'assied sur*

un banc et se met à lire. Pendant cette scène, une femme, le visage à moitié couvert par un lambeau de voile, passe devant la porte tenant à la main un enfant qui paraît avoir peine à la suivre.)

MARGUERITE.

Pauvre enfant, tu ne peux plus marcher.

MARIE.

Non!... mais voilà une maison... arrêtons-nous...

MARGUERITE.

Chère Marie... (*Elles entrent.*)

MARIE, *allant regarder Évrard et revenant à sa mère.*

Viens, il y a quelqu'un; un monsieur qui paraît bien bon, demande-lui, il te répondra, celui-là, j'en suis sûre.

MARGUERITE, *conduite par Marie, s'approche d'Évrard qui, tout à son livre, n'a rien entendu.*

Monsieur, pour une pauvre mère, et pour son enfant, la charité, s'il vous plaît.

ÉVRARD, *levant les yeux.*

Une mère, un enfant! Approchez, approchez, ma maison est ouverte à tous ceux qui souffrent!

MARIE.

Vois-tu qu'il est bon!

MARGUERITE, *à elle-même.*

Cette voix.... Monsieur, monsieur, chez qui suis-je donc entrée?

ÉVRARD.

Chez un simple pasteur de village, qui remercie le ciel toutes les fois qu'il lui envoie des malheureux à secourir.

MARGUERITE.

Ah! vous vous nommez Évrard?

ÉVRARD.

Oui, me connaissez-vous? (*La regardant plus attentivement.*) Attendez donc! sous ce voile qui couvre à moitié votre visage, je n'avais pas distingué vos traits... Vous êtes Marguerite... Marguerite que j'ai laissée à l'auberge de Leipsick.

MARGUERITE.

Oui, monsieur, c'est moi, et Dieu m'a prise en pitié! puisque c'est chez vous, son digne ministre, qu'il m'a conduite.

ÉVRARD.

Vous me direz tout à l'heure comment il se fait.. Mais, cette enfant paraît épuisée de fatigue... c'est d'elle qu'il faut s'occuper d'abord. (*Appelant.*) Lisbeth! Lisbeth! (*Lisbeth paraît sur le seuil de la maison.*)

EVRARD.

Conduis cette enfant dans la salle, et donne-lui tous tes soins.

LISBETH.

Chère petite... comme elle est pâle. Venez, venez !

MARIE, *s'attachant à Marguerite.*

Non, je ne veux plus quitter maman.

MARGUERITE.

Va, ma fille ; ici, tu n'as rien à craindre.

LISBETH.

Ne venez-vous pas aussi, pauvre femme ?

MARGUERITE.

Non, il faut que je parle à monsieur Evrard. Marie, ma fille, remercie Dieu dans ton cœur, c'est un de ses anges qui nous a guidées. (*Elisabeth entre avec Marie dans la maison.*)

SCENE VIII.

EVRARD, MARGUERITE.

ÉVRARD.

Votre fille ? cette enfant est à vous ?

MARGUERITE.

Oui, monsieur ! Quand vous m'avez ordonné de vivre, Dieu lui-même vous inspirait. Il voulait, dans sa miséricorde, que la mère retrouvât son enfant, son enfant, que des infâmes allaient tuer peut-être après l'avoir volée !

ÉVRARD.

Cette femme, dont j'ai entendu parler à Leispick, qui a repris sa fille des mains de misérables bateleurs...

MARGUERITE.

C'est moi !

ÉVRARD.

Je devine ce que vous attendez de moi, Marguerite; vous venez solliciter le bienfait que ce matin vous avez repoussé. C'est en effet votre devoir, à présent, d'accepter ce que voulait faire pour vous l'inépuisable charité de madame de Rhendorf.

MARGUERITE.

Non, monsieur, non. Je ne veux rien d'elle, rien !

ÉVRARD.

Réfléchissez, Marguerite, vous n'êtes plus seule à souffrir, et vous devrez rendre compte un jour de la misère que vous aurez volontairement infligée à votre fille !

MARGUERITE.

Ma fille ! oh ! elle aura un soutien, un protecteur, je la ramène à son père !

ÉVRARD.

A son père! cet homme la protégera-t-il, lui qui vous a abandonnée sans doute?

MARGUERITE, *vivement.*

Oh! ne l'accusez pas, monsieur, ne flétrissez pas, même par la pensée, le plus généreux des hommes. Pour tout ce que je lui ai fait souffrir, j'espérais que le ciel me réservait de rendre à ce pauvre père son trésor, son seul bonheur dans ce monde. Mais, à peine au début de mon voyage, je comprends que ce voyage est impossible; les forces de mon enfant l'ont déjà trahie; puis, si elle tombait malade en route, je ne pourrais pas la secourir; si on voulait me la ravir encore, je ne pourrais pas la défendre... Tenez, monsieur, ce n'est pas sans but que la Providence m'a conduite ici; elle veut que la sainte mission que je me suis donnée soit remplie par un autre.

EVRARD.

Un autre?

MARGUERITE.

Par un autre plus digne que moi de l'accomplir; par vous, monsieur, par vous qui direz à Jean-Paul Berghen...

ÉVRARD.

Jean-Paul Berghen... cette enfant est à Jean-Paul Berghen de Dresde?

MARGUERITE.

Oui, monsieur, à Jean-Paul, mon mari.

ÉVRARD.

Vous vous nommez, alors, Marguerite Wenzell?

MARGUERITE.

Oui, monsieur.

ÉVRARD, *à part.*

Celle que monsieur de Rhendorf avait perdue! Pauvre femme, elle a cruellement racheté ses fautes.

MARGUERITE.

A présent, il faut que vous sachiez tout le secret que j'ai refusé de vous avouer... Je vais vous le dire... mais, pour cet aveu, laissez-moi recueillir un moment mes forces et mon courage. (*Elle tombe à genoux et reste comme en prières. A ce moment Jean-Paul sort du pavillon une lettre à la main.*)

SCENE IX.

MARGUERITE, *à genoux*, EVRARD, JEAN-PAUL.

(*A la vue de Jean-Paul, Evrard s'est instinctivement placé entre Marguerite et lui.*)

ÉVRARD.

Son mari!

JEAN-PAUL, *sans voir Marguerite d'abord.*

Monsieur, voici ma lettre. (*Apercevant Marguerite.*) Vous n'êtes pas seul? (*Il veut s'éloigner.*)

ÉVRARD, *vivement à demi-voix.*

Non, restez, restez, au nom du ciel! Ne prononcez pas une parole; mais écoutez, monsieur, écoutez! (*Marguerite est à genoux, son voile couvre à moitié son visage que cache encore ses deux mains jointes.*)

JEAN-PAUL.

Quelle est cette femme?

ÉVRARD, *à demi-voix.*

Une pauvre mendiante,

JEAN-PAUL, *avec intérêt.*

Une mendiante!

MARGUERITE, *relevant la tête.*

Vous êtes toujours là, monsieur le docteur?

ÉVRARD.

Oui, près de vous!

MARGUERITE.

Seule?

EVRARD, *retenant Jean-Paul qui fait un pas vers Marguerite, à demi-voix.*

Pourquoi tressaillez-vous?

JEAN-PAUL.

Parce que cette voix m'a rappelé!... Oh! interrogez cette femme pour que j'entende encore sa voix!

ÉVRARD, *contenant Jean-Paul, haut à Marguerite.*

Vous avez, n'est-ce pas, un aveu à me faire?

MARGUERITE.

L'aveu d'une faute, d'un crime, Oh! du courage, Seigneur, donnez-moi donc du courage! (*Elle semble prier.*)

JEAN-PAUL, *avec des sanglots étouffés.*

Oui! elle a la voix de Marguerite! de Marguerite qui est morte.

ÉVRARD, *bas à Jean-Paul.*

Pas un mot, pas un cri qui puisse trahir votre présence; vous me le jurez?

JEAN PAUL, *à voix basse.*

Je vous le jure, monsieur; que voulez-vous donc faire?

ÉVRARD.

(*Il soulève doucement le voile et découvre à Jean-Paul le visage de Marguerite.*) Regardez!

JEAN-PAUL.

Ah !

ÉVRARD, *étouffant le cri de Jean-Paul.*

Chut !

JEAN-PAUL, *à part.*

Marguerite ! Marguerite, vivante !

ÉVRARD.

Oui, Marguerite qui ne peut vous voir, Marguerite qui croit ne parler qu'à un ministre de Dieu, et on ne ment pas à Dieu! Ecoutez ! écoutez. (*Haut à Marguerite.*) Toute faute se rachète par le repentir et l'expiation. Dites-moi toutes vos souffrances, toutes vos tortures, pour que je demande pour vous grâce et miséricorde.

MARGUERITE.

Abandonnée par l'infâme qui m'avait perdue, justement repoussée par l'époux que j'avais méconnu, trahie et séparée de mon enfant, privée de la lumière, j'ai voulu mourir ; mais la justice divine m'a fait vivre! Pendant six mois je n'ai dû qu'à la charité l'asile et le pain de chaque jour ; mais ce n'était pas là le supplice, ce n'était pas là l'expiation... Dans mon horrible nuit, parfois, des images m'apparaissaient... je revoyais dans ma pensée Jean-Paul, Marie, me souriant, me tendant les bras... Oh ! comme je les aimais tous les deux! non pas de cet amour insensé qui n'est qu'un accès de fièvre ou de délire; mais de ce pur et saint amour que Dieu met dans le cœur des honnêtes femmes et des bonnes mères. Quand ces images s'effaçaient ; quand, essayant en vain de les retenir, je me retrouvais seule dans ma nuit et dans ma honte, oh ! c'était là le supplice, monsieur, c'était là l'expiation ! Vous pleurez, monsieur, vous avez pitié de la pauvre Marguerite, vous ne la repousserez donc pas, vous lui tendrez votre main, et quand elle la couvrira de ses baisers et de ses larmes, la coupable se croira pardonnée. (*Marguerite cherche à saisir la main d'Evrard, mais celui-ci a reculé d'un pas, il a regardé Jean-Paul qui a compris le regard d'Évrard, et c'est sa main qu'il tend à Marguerite, c'est sa main que Marguerite presse sur ses lèvres. Marguerite, comme frappée d'un souvenir, touche avec ses mains la main de Jean-Paul.*) Ah ! la cicatrice ! la cicatrice ! Jean-Paul !... Jean-Paul ! c'est toi ? (*Jean-Paul s'éloigne de Marguerite ; elle se relève étendant le bras.*) Tu pardonneras, Jean-Paul, à la pauvre mère qui te rend ton enfant !

JEAN-PAUL.

Marie, ma fille !

SCENE X.

LES MÊMES, THÉRÈSE, MARIE. (*Thérèse paraît sur le seuil de la porte, tenant Marie par la main.*)

THÉRÈSE.

La voilà, Jean-Paul !

JEAN-PAUL, *prenant Marie dans ses bras.*

Marie, Marie ! (*Il la couvre de ses baisers.*) Mais par quel miracle ?

ÉVRARD.

La courageuse femme qui, à Leipsik, a repris son enfant aux bateleurs qui l'avaient volé...

MARIE.

C'était ma mère !

THÉRÈSE.

Oui ! c'était Marguerite !

JEAN-PAUL.

Marguerite... tu me rends ma fille... oh ! je ne te pardonne pas, je te bénis, Marguerite. (*Il l'embrasse.*)

FIN.

Paris.—Typ. de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.